

Alexandra Millet

Dragons, griffons, licornes...

Les animaux mythiques de la littérature médiévale dans la
littérature jeunesse



Sous la direction de Mr Joël Blanchard

Master 1 LIJE

Université du Maine

Juin 2008

Sommaire

INTRODUCTION.....	2
LES ANIMAUX MYTHIQUES DE LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE	4
1. LES ANIMAUX MYTHIQUES MÉDIÉVAUX.....	5
1.1 LES ORIGINES	5
1.1.1 <i>La mythologie gréco-latine.....</i>	5
1.1.2 <i>La Bible</i>	8
1.1.3 <i>L'Orient.....</i>	10
1.2 UNE CLASSIFICATION DUALISTE.....	12
1.2.1 <i>Des animaux merveilleux... ..</i>	12
1.2.2 <i>...et des animaux monstrueux.....</i>	14
2. ANIMAUX MYTHIQUES ET LITTÉRATURE MÉDIÉVALE	16
2.1 UNE PLACE OMNIPRÉSENTE	16
2.1.1 <i>Les bestiaires.....</i>	16
2.1.2 <i>Les romans et autres textes.....</i>	18
2.2 UNE SYMBOLIQUE FORTE	23
2.2.1 <i>La représentation des croyances de l'époque.....</i>	24
2.2.2 <i>L'incarnation des peurs de l'homme</i>	26
MYTHOLOGIE MÉDIÉVALE ET LITTÉRATURE JEUNESSE	30
1. VERS UN RÉEMPLOI DES MYTHES MÉDIÉVAUX.....	31
1.1 DES MYTHES ADAPTÉS AU LECTORAT D'AUJOURD'HUI	31
1.1.1 <i>La littérature médiévale, source d'un genre : la fantasy.....</i>	32
1.1.2 <i>Les animaux mythiques héros de contes.....</i>	35
1.2 LA REPRISE D'UNE SYMBOLIQUE FORTE	37
1.2.1 <i>La représentation du Bien et du Mal</i>	37
1.2.2 <i>L'incarnation des peurs de l'enfance à l'adolescence.....</i>	47
2. DE L'ADAPTATION À LA CRÉATION.....	52
2.1 LE BOULEVERSEMENT DE LA SYMBOLIQUE	52
2.1.1 <i>Une prise de distance par rapport au manichéisme</i>	52
2.1.2 <i>Le développement de l'imaginaire.....</i>	57
2.2 L'HUMANISATION DES ANIMAUX.....	61
2.2.1 <i>Des animaux emprunts de sentiments.....</i>	61
2.2.2 <i>Une mise en abîme de la société.....</i>	65
CONCLUSION.....	70
BIBLIOGRAPHIE.....	72

Introduction

Qui n'a jamais entendu parlé au moins une fois dans sa vie de dragon, de licorne, de griffon ou d'animal mythique en général ?

De l'Antiquité à nos jours, bêtes merveilleuses ou monstrueuses peuplent l'imaginaire humain et occupent en particulier une place de choix au Moyen Âge, notamment dans la littérature. Si leur présence s'est quelque peu amenuisée dans les textes entre le XIV^{ème} siècle et le XIX^{ème} siècle, les animaux mythiques de la littérature médiévale reviennent aujourd'hui sur le devant de la scène de l'édition adulte comme de l'édition jeunesse. Albums, documentaires, romans, tous les genres éditoriaux destinés aux enfants et adolescents intègrent de plus en plus ces bêtes étranges dans leur production, principalement des dragons mais aussi des licornes, des griffons, des gargouilles ou encore des salamandres.

Très tôt attirée par la littérature, notamment par les contes et légendes du Moyen Âge, je n'ai moi-même pas pu échapper à cet engouement pour les textes peuplés d'animaux extraordinaires qui sont devenus un véritable phénomène de société au cours de ces dix dernières années avec l'essor de la *fantasy*, tant en littérature qu'au cinéma. Depuis, comme tout lecteur passionné du genre, je ne cesse de multiplier les lectures de ce type de romans ou d'autres genres pourvu que ces animaux y figurent, qu'il s'agisse du cycle de *Harry Potter*, de celui des *Chevaliers d'Émeraude* d'Anne Robillard, du cycle de *L'héritage* de Christopher Paolini, de la série *L'école des massacreurs de dragons* de Kate McMullan ou encore de *La cité des livres qui rêvent* de Walter Moers, exemples parmi tant d'autres car la liste ne cesse de s'allonger de jour en jour.

Aussi me suis-je demandé à de nombreuses reprises comment ces animaux issus de textes destinés au premier abord aux adultes ont pu intégrer la littérature jeunesse. Ce qui nous amène à nous poser les questions suivantes :

Pourquoi les animaux mythiques médiévaux sont-ils devenus des personnages voire des héros de la littérature jeunesse et en quoi permettent-ils de répondre aux attentes des jeunes lecteurs ? Leur emploi est-il en tous points le même que dans la littérature médiévale ?

Le domaine de l'édition jeunesse étant vaste et les œuvres intégrant des animaux mythiques médiévaux devenant toujours plus nombreuses, j'ai choisi d'axer ma réflexion sur

certains textes de fiction, à savoir les contes et les romans, mettant délibérément de côté les albums et les documentaires.

Afin de répondre à notre problématique, il est tout d'abord inévitable d'étudier les animaux mythiques médiévaux, tant dans l'esprit humain que dans le contexte littéraire, en s'intéressant dans un premier temps à leurs origines puis à la façon de les représenter pour enfin orienter l'étude sur ce qu'ils symbolisent aux yeux de l'homme médiéval.

L'emploi des animaux mythiques dans la littérature médiévale étant clairement défini, il sera alors possible de s'intéresser à l'utilisation de ces mêmes bêtes extraordinaires dans la littérature destinée à la jeunesse. Après un panorama des différents types de textes qui intègrent dragons, licornes et autres griffons, nous expliquerons en quoi la symbolisation médiévale des animaux mythiques peut être reprise dans les histoires pour enfants et adolescents puis nous verrons enfin comment les textes vont parfois au-delà de la symbolique médiévale afin de mieux s'adapter aux besoins du jeune lecteur d'aujourd'hui.

Les animaux mythiques de la littérature médiévale

En règle générale, lorsque l'on parle de personnage dans la littérature médiévale, le premier auquel on pense instinctivement est sans aucun doute le chevalier. Néanmoins, un autre personnage principal occupe également la scène de la production littéraire de l'époque : l'animal mythique. Mais qu'est-ce qu'un animal mythique ? Il convient avant toute chose d'en donner une définition.

Selon le *Trésor de la langue française*, dictionnaire de référence, l'adjectif « mythique » qualifie quelque chose, en l'occurrence ici un animal, « *qui est de nature du mythe ; qui en a les caractères, qui est imaginaire, irréel* ». Quant au mythe, il s'agit d'un « *récit symbolique dans lequel les personnages, paroles et actions visent à instaurer un équilibre de valeurs spirituelles et sociales où chacun peut se situer et qui donne un interprétation de l'existence* », d'après le *Gradus*, dictionnaire des procédés littéraires¹.

Ainsi, l'animal mythique est un être vivant créé par l'imagination de l'homme et utilisé par celui-ci de manière emblématique dans le but de transmettre des codes sociaux, des principes moraux, spirituels ou religieux tout en cherchant à donner un sens au monde qui l'entoure. Toutefois, il est nécessaire de préciser que si nous savons aujourd'hui que ces animaux ne sont pas réels, l'homme médiéval, lui, croyait autant à leur existence qu'à celle des animaux vivant réellement. Ces animaux mythiques étant considérés à l'époque comme véritables, ils intègrent donc tout naturellement la littérature médiévale, au même titre que les chevaliers ou les saints. Il semble par conséquent fort intéressant d'expliquer ce phénomène.

Consacré à l'étude de leurs origines et à leurs descriptions, le début de cette première partie permettra d'avoir une vue d'ensemble plus ou moins détaillée des animaux mythiques du Moyen Âge avant de s'intéresser plus particulièrement à la place qu'ils occupent dans la littérature de l'époque, le loup-garou mis à part du fait qu'il apparaît très peu dans les textes bien qu'il soit très présent dans l'esprit médiéval. Les animaux mythiques remis dans le

¹ Dupriez Bernard, *Gradus : Les procédés littéraires (Dictionnaire)* [1984], Paris, éditions 10/18, p.304.

contexte littéraire, nous tâcherons alors d'expliquer ce qu'ils symbolisent dans l'esprit médiéval en vue de comparer par la suite d'éventuelles ressemblances ou dissemblances avec les représentations qui sont faites d'eux dans la littérature jeunesse contemporaine.

1. Les animaux mythiques médiévaux

Au-delà de leur présence dans la littérature médiévale, les animaux mythiques existent avant tout dans la pensée de l'époque. Afin de mieux se familiariser avec ces bêtes étranges que sont les griffons, dragons, licornes ou encore phénix, le mieux semble encore de les étudier hors contexte littéraire, du moins hors contexte littéraire médiéval, notamment en ce qui concerne leurs origines. Car toute invention imaginaire quelle qu'elle soit ne naît pas par hasard, l'homme a besoin de se référer à quelque chose d'existant, que ce soit concret ou abstrait, pour créer de nouvelles choses.

1.1 Les origines

Grand tournant dans l'Histoire humaine et littéraire, le Moyen Âge marque une rupture avec la fin de l'Antiquité et voit naître de nouvelles préoccupations culturelles. Toutefois, il reste beaucoup influencé par les époques passées et de nombreux auteurs médiévaux utilisent des textes anciens comme source d'inspiration. Ainsi, une grande partie du merveilleux du Moyen Âge, et donc des animaux mythiques médiévaux, puise ses sources dans la mythologie antique, les textes bibliques ou la culture orientale.

1.1.1 La mythologie gréco-latine

En fonction de sa position dans la société, l'homme médiéval n'a pas forcément accès aux écrits. Les troubadours au nord de la France puis les trouvères au sud parcourent donc les routes et transmettent oralement aux différentes cours du royaume la culture médiévale à laquelle ils intègrent les légendes mythologiques et leurs bêtes étranges telles que Pégase, Cerbère ou l'hydre à sept têtes.

Parallèlement, les formes écrites s'inspirant de cette mythologie gréco-latine se multiplient avec la redécouverte des auteurs de l'Antiquité comme Homère, Ovide et Hérodote. Jusque-là, tout écrit était rédigé en latin et généralement seuls les clercs ou la haute

société pouvaient y accéder. À la fin du XI^{ème} siècle, la littérature destinée aux laïcs ignorant le latin se développe, les clercs transposant les textes latins en langue romane. *Le Roman de Thèbes* est ainsi le premier ouvrage français au sens médiéval du terme. Cette transposition concerne également les œuvres helléniques puisque celles-ci ont souvent fait l'objet d'adaptations latines. Ces ouvrages davantage connus car traduits, la culture antique suscite un nouvel intérêt, notamment concernant les animaux mythiques.

L'animal tient une grande place dans la mythologie gréco-latine et apparaît en particulier lors de métamorphoses, transformations des hommes ou des dieux en animaux en guise, par exemple, de récompense ou de punition. Faits courants dans les récits mythologiques, Ovide en a même fait le sujet principal de son œuvre majeure, les *Métamorphoses*. Dans cet ouvrage qui aura une influence incontestable dans la mentalité médiévale, humains et dieux métamorphosés côtoient toutes sortes de personnages, que ce soit des humains, des êtres mi-humains mi-bêtes, comme les femmes-serpents et les centaures, ou des animaux mythiques qui sont pour la plupart des hybrides d'animaux réels.

Chimères, griffons et autres dragons sont donc connus depuis la mythologie grecque. Ainsi peut-on lire dans *L'Illiade* d'Homère à propos de la Chimère :

« [La Chimère] était de race, non point humaine, mais divine : lion par devant, serpent par derrière et chèvre au milieu, son souffle avait l'effroyable jaillissement d'une flamme flamboyante. »

(Chant VI, *Illiade*, v.179-182)

Comme n'importe quel adversaire monstrueux typique des mythes d'initiation à la guerre, la Chimère est combattue par des héros comme Bellérophon, accompagné d'un autre animal mythique, Pégase, un cheval ailé qui lui sert de monture. Créature mi-aigle, mi-lion, le griffon sert lui aussi de monture, aide dans des combats ou tire les chars de héros locaux et de divinités comme Apollon et Dionysos.

Le dragon est également très présent dans la littérature antique où ses représentations sont multiples. Le plus connu de la mythologie grecque est sans doute Typhon, démon de la tornade et des éclairs, dont le corps est composé de plusieurs serpents entortillés et d'immenses ailes couvertes de plumes. Il engendra notamment l'hydre de Lerne mais sera combattu par Apollon tout comme l'hydre sera vaincue par Héraclès qui évoque lui-même le combat lors de sa lutte contre Achéloüs :

« Ses blessures rendaient l'hydre féconde et pas une seule des têtes qui l'accompagnaient ne fut tranchée impunément, remplacée par deux autres têtes qui renforçaient sa nuque.

Cette hydre et sa ramure de vipères nées des coups qu'on lui portait, rendue plus forte par le mal qu'elle subissait, je l'ai domptée et brûlée ».

(Ovide, *Métamorphoses*, IX, v. 70-74)

Ce monstre appartient aussi à la mythologie romaine qui le désigne comme étant un animal cracheur de feu ressemblant à un reptile géant avec des ailes.

Autre animal apparaissant dans les mythes grecs et latins, le phénix. Oiseau majestueux ayant la faculté de renaître de ses cendres après avoir succombé dans les flammes, il est mentionné pour la première fois dans un fragment du poète grec Hésiode mais c'est l'historien Hérodote qui fournit la première version détaillée de la légende :

« On range aussi dans la même classe un autre oiseau qu'on appelle phénix. Je ne l'ai vu qu'en peinture ; on le voit rarement ; et, si l'on en croit les Héliopolitains, il ne se montre dans leur pays que tous les cinq cents ans, lorsque son père vient à mourir. S'il ressemble à son portrait, ses ailes sont en partie dorées et en partie rouges, et il est entièrement conforme à l'aigle quant à la figure et à la description détaillée. On en rapporte une particularité qui me paraît incroyable. Il part, disent les Égyptiens, de l'Arabie, se rend au temple du Soleil avec le corps de son père, qu'il porte enveloppé dans de la myrrhe, et lui donne la sépulture dans ce temple. »

(*Enquête*, II, 72)

À l'époque romaine, le phénix symbolise la force vitale toujours renouvelée de l'empire. Il est présent dans quelques ouvrages comme les *Annales* de Tacite et *De mirabilibus mundi*² de Solin.

Tout comme le phénix, la licorne fait son apparition dans les écrits helléniques, notamment dans ceux de l'historien Ctésias. Si les auteurs gréco-latins qui la mentionnent ne sont pas réellement d'accord sur son allure générale, tous l'apparentent à un cheval avec une corne dressée au milieu du front. Dans son œuvre en trente-sept volumes intitulée *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien l'expose comme étant « semblable au cheval par le reste de son corps mais avec la tête d'un cerf, les pieds d'un éléphant, la queue d'un sanglier, un cri tonitruant et une seule corne noire, de deux coudées de long, se dressant au milieu du front. » Cette description, loin de faire l'unanimité auprès des auteurs grecs et romains, montre cependant à quel point la culture antique est ouverte à toutes sortes de bêtes fantastiques, allant jusqu'à donner plusieurs apparences à un même animal.

La redécouverte de cette faune riche en êtres hors du commun et son réemploi vont alors permettre de transposer les réalités de la société féodale dans une représentation plus ou

² *Les Merveilles du monde.*

moins modelée de l'Antiquité et les auteurs médiévaux pourront subtilement faire passer des valeurs tout en gardant une certaine distance. Les bestiaires, comme cela le sera montré par la suite, ont notamment été utilisés dans ce sens et sont directement inspirés d'ouvrages antiques comme *Histoire naturelle* de Pline l'Ancien ou le *Physiologus*, un traité grec du II^{ème} siècle après J.C et connu pour ses multiples versions latines rédigées entre le V^{ème} et le IX^{ème} siècles.

1.1.2 La Bible

La démocratisation par les clercs des textes écrits en latin concerne tous types d'ouvrage. Traduite elle aussi en langue romane, la Bible est progressivement diffusée dans tous les milieux, par écrit mais aussi visuellement grâce aux représentations picturales et surtout architecturales de passages considérés comme importants.

L'homme du Moyen Âge réapprend à lire ce texte religieux et les nombreux animaux réels ou mythiques qui y sont présents viennent peu à peu prendre place dans l'imaginaire médiéval aux côtés de ceux issus de la mythologie gréco-latine.

Manifestations divines, miracles et apparitions font partie intégrante de la croyance chrétienne. Il n'est par conséquent pas étonnant de trouver dans les Écritures Saintes de nombreuses allusions aux licornes, aux lions et surtout aux dragons.

L'Ancien Testament est constitué d'une quantité importante de passages qui évoquent un animal mythique, sorte de monstre des mers appelé Léviathan.

« Voici la mer, immense, à perte de vue. Tant d'êtres s'y meuvent, petits et grands, qu'on ne peut les compter. Des navires la parcourent en tous sens, et aussi le dragon marin, le Léviathan ; tu l'as inventé pour jouer avec lui. »
(Psaume 104:26)

Cracheur de feu couvert d'écailles, il s'agit d'un dragon vaincu par Dieu en personne :

« Ce jour-là, le Seigneur prendra sa grande, sa terrible, sa puissante épée, pour intervenir contre le monstre Léviathan, le serpent tortueux, insaisissable ; et il tuera ce dragon des mers. »
(Esaïe 27:1)

Dans l'Apocalypse de Jean, Dieu laisse sa place à l'Archange Michel et le Dragon de la Fin des Temps se substitue au Léviathan. Emblème du Mal de par ses couleurs rouge et

noire, ce dragon à sept têtes ornées chacune d'un diadème et de dix cornes est lui aussi vaincu, mais il a la faculté de renaître sans cesse, à l'image du Diable dont il est le représentant :

« Un grand signe parut dans le ciel : une femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle était enceinte, et elle criait, étant en travail et dans les douleurs de l'enfantement. Un autre signe parut encore dans le ciel; et voici, c'était un grand dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel, et les jetait sur la terre. Le dragon se tint devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant, lorsqu'elle aurait enfanté. Elle enfanta un fils, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer. Et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône. Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait un lieu préparé par Dieu, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours. Et il y eut guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent, mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre, il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. »

(Apocalypse 12:1-9)

La victoire sur le dragon est un exploit qui couronne la vie de nombreux saints légendaires. Ainsi Saint Marcel débarrasse-t-il Paris d'un dragon en le frappant trois fois sur la tête pour que celui-ci, soumis, s'en aille.

L'épisode le plus connu reste sans doute le combat de Saint Georges contre le dragon. Selon les premiers écrits de la Bible, le peuple du roi Silène était menacé par un immense dragon émergeant des marais. Son corps était composé d'impressionnantes ailes de chauve-souris, de quatre pattes, d'une longue queue et d'épaisses écailles vertes quasiment indestructibles. Pour le tenir à distance, le roi lui donnait deux moutons quotidiennement puis, les moutons venant à manquer, un enfant choisi au hasard, jusqu'à ce que la mauvaise fortune désigne sa fille. Saint Georges la sauva et mit fin à la malédiction en tuant le dragon.

Si les passages mettant en scène des personnages sauroctones, autrement dit « tueurs de lézards » sont multiples, le dragon n'est cependant pas le seul monstre qui figure dans les Écritures Saintes. Son cousin le basilic est par exemple mentionné dans Esaïe :

« Car de la racine du serpent sortira un basilic, Et son fruit sera un dragon volant. »

(Esaïe 14:29)

Dieu peut également être à l'origine d'un monstre. Ainsi, Nabuchodonosor, roi de Babylone, est si fier de lui-même que Dieu le transforme en bête pourvue de plumes et de serres tout en lui donnant l'attitude des boeufs :

« Au même instant la parole s'accomplit sur Nebucadnetsar. Il fut chassé du milieu des hommes, il mangea de l'herbe comme les boeufs, son corps fut trempé de la rosée du ciel;

jusqu'à ce que ses cheveux crussent comme les plumes des aigles, et ses ongles comme ceux des oiseaux..»

(Daniel 4:33)

Nombreux sont donc les animaux mythiques monstrueux dans la Bible, mais quelques passages révèlent aussi des animaux majestueux. L'Ancien Testament fait plusieurs fois allusion à la licorne, symbole de Dieu et par extension du Christ, comme le montrent les citations suivantes :

« Dieu les a fait sortir d'Égypte ; il a en lui la force de la licorne. »

(Nombres 23 : 22)

« Ma corne tu exalteras comme la corne d'une licorne, et mon onction sera d'une huile toute fraîche. »

(Psaume 92 : 10)

La licorne est parfois remplacée par le lion. On peut notamment le voir dans l'Apocalypse lorsque Jean, en parlant de Jésus, fils de David, dit :

« [...] voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux. »

(Apocalypse 5 : 5)

En faisant allusion au lion, Jean attribue au Christ les qualités de l'animal, à savoir la puissance, la force et la suprématie.

La Bible regorge d'animaux fantastiques à la symbolique complexe. Représentants du Bien ou du Mal, ceux-ci s'affrontent souvent entre eux et inspireront bon nombre d'auteurs médiévaux qui reprendront à leur compte cette dimension moralisatrice.

1.1.3 L'Orient

L'Orient abrite à la fois des richesses fabuleuses et des déserts infestés d'animaux monstrueux qui se regroupent la nuit au bord des lacs pour se désaltérer. C'est du moins ce que finissent par affirmer les voyageurs occidentaux qui croient avoir vu ces bêtes à force d'en entendre parler. Dragons, griffons et autres animaux fantastiques orientaux viennent alors s'ajouter aux bestiaires antique et biblique dans la pensée médiévale.

Au Moyen Âge, l'homme occidental découvre petit à petit ce continent lointain pour lequel il a une incroyable fascination et prend connaissance des « Livres de Merveilles »,

fabuleux récits peuplés d'êtres imaginaires et d'animaux étranges en rapport avec l'Orient. Le plus connu est rédigé en arabe au XIII^{ème} siècle par Al-Qazwîni et s'intitule *Les Merveilles des choses créées et les curiosités existantes*. Véritable encyclopédie des croyances et des mythes musulmans, ce texte décrit les phénomènes étranges vus ou rapportés par les voyageurs revenant de pays mal connus comme l'Inde ou la Chine et consacre toute une partie sur les animaux fabuleux, les monstres marins et les créatures hybrides mi-humaines mi-bêtes.

Le poème épique sanskrit *Mahâbhârata* aura lui aussi de l'influence sur les auteurs médiévaux. Grand classique de la littérature orientale, ce texte rassemble des mythes hérités de la tradition védique, autrement dit inspirés des livres sacrés de l'hindouisme, et relate des histoires dont quelques personnages principaux sont des animaux étranges. Ainsi peut-on relever des ressemblances entre les fourmis de la légende indienne et le mermécolion, mi-lion mi-fourmi, en particulier dans leurs comportements puisque tous deux creusent le sol pour trouver de l'or et dévorent les hommes lorsque ceux-ci tentent de le leur dérober.

Si cet animal extraordinaire et peut-être inconnu jusque-là en Occident, la plupart des animaux fantastiques orientaux sont toutefois déjà entrés dans les esprits occidentaux quelques siècles auparavant par l'intermédiaire de la culture grecque. Certaines figures helléniques sont en effet originaires de l'Asie, comme le mantichore, animal dont Ctésias fait une description qui sera reprise plus tard par Aristote :

« [Ctésias] nous assure que la bête sauvage appelée Le "Marticoras" a trois rangées de dents sur chaque mâchoire ; qu'il est aussi gros qu'un lion et ayant la même crinière fournie, et que ses pattes ressemblent à celle d'un lion ; qu'il ressemble à un homme par son visage et ses oreilles ; que ses yeux sont bleus, et sa couleur rouge vermillon ; que sa queue est pareille à celle d'un scorpion des sables ; qu'il porte un dard au bout de sa queue, et qu'il a la faculté de projeter des aiguilles attachées à sa queue à la manière d'un arc ; que le son de sa voix est entre le son d'une flûte et de celui d'une trompette ; qu'il peut courir aussi rapidement qu'un cerf, et qu'il est aussi sauvage qu'un cannibale. »

(Aristote, *Histoire des animaux*)

De plus, il existait déjà dans la littérature latine une tradition légendaire des Merveilles de l'Inde. Aussi Pline l'Ancien écrit-il dans *Histoire naturelle* à propos de ce même animal :

À notre retour sur la côte, nous traversâmes la jungle où vivent les mantichores.

L'homme médiéval n'est par conséquent pas étonné que phénix, griffons et dragons peuplent les textes orientaux, mais ces animaux sont vus sous un autre jour. On apprend, entre autre, que les phénix vivaient dans les sommets montagneux et que les griffons garderaient de

fabuleux trésors, tout comme les dragons qui, selon la tradition chinoise, veilleraient sur la perle miraculeuse, symbole de perfection spirituelle et d'immortalité.

Suite à leur découverte auparavant amorcée par les textes grecs et latins, les animaux fantastiques de la culture orientale ont rapidement et facilement trouvé leur place dans la littérature médiévale.

Les animaux mythiques existaient donc bien avant qu'ils ne figurent dans la littérature médiévale. Qu'ils soient issus de la mythologie gréco-latine, de la Bible, des textes orientaux, voire des trois à la fois, tous ont plus ou moins permis d'enrichir l'imaginaire médiéval et nombreux sont les auteurs de l'époque qui s'en sont inspirés, tout en donnant à chacun de ces êtres fantastiques une identité propre conforme à la pensée du Moyen Âge.

1.2 Une classification dualiste

Dès le VI^{ème} siècle et durant tout le Moyen Âge, les religions païennes se voient peu à peu délaissées au profit du christianisme. La pensée de l'époque s'oriente alors vers une représentation manichéenne du monde. L'homme médiéval va donc classer plus ou moins involontairement les animaux fantastiques en deux catégories : les animaux merveilleux et les monstres, incarnations du Bien ou incarnation du Mal.

1.2.1 Des animaux merveilleux...

Par définition, l'adjectif « merveilleux » qualifie un objet ou un être qui suscite l'admiration grâce à ses qualités extraordinaires. Un terme tout à fait approprié pour les animaux connotés positivement dans la pensée médiévale.

Considérée avant le Moyen Âge comme une bête dangereuse dotée d'une force extraordinaire, la licorne a également une symbolique positive riche qui fera d'elle l'un des animaux emblématiques de l'époque moyenâgeuse. La postérité retiendra en effet un joli cheval blanc pourvu sur le front d'une corne, originale par sa forme spiralée, et d'une barbiche en raison de sa parenté avec la chèvre, et fera abstraction de toute allusion négative. Sa corne, grandement estimée par l'homme médiéval, permettrait de déceler les impuretés ou les poisons et pourrait même parfois servir d'antidote à certains d'entre eux. Quant à sa blancheur immaculée, elle trahit elle aussi les moindres impuretés. Elle incarne ainsi l'innocence et la pureté et ne peut être approchée que par les jeunes filles vierges. Représentante de la justice, la

licorne est donc un animal de bon augure et évoque à elle seule de nombreuses qualités envoûtantes qui pousseront certains hommes à la prendre en chasse, sans succès. Son allure peut faire penser au pégase grec, cheval blanc ailé symbolisant le désir d'élévation de l'homme.

La salamandre exerce également une véritable fascination au Moyen Âge. Léopard qui vit dans les flammes dont il se nourrit, il a la propriété d'éteindre le feu et ainsi de combattre indirectement le Mal. Son sang, comme la corne de la licorne, a des propriétés curatives, voire reconstituantes, ce qui rapproche particulièrement cet animal du Christ et le fait entrer dans la famille des animaux merveilleux.

La faculté de régénération par le feu de la salamandre n'est pas sans rappeler celle du phénix. Créature paisible au bec et aux serres dorées, cet oiseau rouge vif de la taille d'un cygne est lui aussi doté d'un don, celui de renaître de ses cendres aussitôt après s'être consumé sous l'effet de sa propre chaleur. Il peut alors disparaître et réapparaître à volonté, ce qui fait de ce volatile un être presque immortel. Symbole des cycles de la mort et de résurrection, il provoque également la terreur chez les mauvais et renforce le courage des cœurs purs grâce à son chant magique, autant de qualités qui font de lui un emblème christique dans la pensée médiévale.

Autre représentation du Christ, le griffon. Son corps de lion, sa tête d'aigle et ses ailes renvoient aux deux animaux qui sont dans les premiers de la hiérarchie médiévale, rassemblant à la fois les caractéristiques du roi des animaux et du roi des oiseaux, ce qui lui permet de régner sur la terre et dans le ciel. Lui aussi gardien de la justice, il incarne des valeurs comme la force, la vigilance, la puissance et la modération. Sa nature positive est multipliée lorsque, associé au pégase, il donne naissance à l'hippogriffe, un hybride à l'allure plutôt surprenante.

Le griffon, à moitié lion, évoquant le Bien, il est alors évident que le lion le représente lui aussi. Bête réelle, cet animal a également un côté mythique puisque l'homme médiéval lui attribue symboliquement des qualités morales comme la vaillance, la noblesse et la sagesse, ce qui lui vaudra d'occuper une place de premier plan dans certaines œuvres romanesques.

Bon nombre d'animaux merveilleux dotés de qualités admirables et de pouvoirs magiques bénéfiques viennent cohabiter avec les animaux réels. Dans sa quête perpétuelle du Bien, l'homme médiéval inventera tous les stratagèmes imaginables pour approcher ces êtres fabuleux afin de bénéficier ne serait-ce qu'un peu de leurs qualités.

1.2.2 ...et des animaux monstrueux

Les animaux merveilleux occupent une grande place dans la pensée du Moyen Âge mais celle consacrée aux monstres est bien plus grande encore, à l'image du Diable qui est multitude. D'apparence effrayante, les animaux monstrueux suscitent l'horreur par leur aspect repoussant et leur cruauté.

Sans doute influencé par l'image du serpent machiavélique dans l'histoire de la Création, l'homme médiéval a peuplé son imaginaire d'une importante quantité d'êtres s'apparentant à la famille des reptiles.

Né de l'union d'une poule et d'un crapaud, le basilic est un serpent doublement dangereux. Doté d'une part de crochets venimeux, il a d'autre part le pouvoir démoniaque de pétrifier d'effroi et de tuer instantanément les personnes qui fixent ses immenses yeux jaunes. S'il peut dissoudre les rochers et brûler l'herbe d'un simple coup d'œil, il est toutefois possible de le tuer en retournant son regard contre lui à l'aide d'un miroir et le chant du coq peut lui être fatal.

Autre reptile redoutable, le dragon. Sans doute l'animal le plus impressionnant du bestiaire médiéval, tant par son apparence que par sa force, cette créature au corps de serpent doté d'ailes de chauve-souris peut terrasser quiconque grâce à sa queue terminée par un dard et injecter un poison mortel avec sa langue fourchue. Cracheur de feu, le dragon élit souvent domicile au fond d'une caverne ou d'une forêt sombre où il garde parfois précieusement un trésor. Si cette représentation semble la plus fréquente, on observe toutefois de nombreuses variantes lui donnant quelques ressemblances avec le lion, l'aigle ou le lézard à six pattes. Deux attributs sont cependant récurrents, la gueule et la queue, attributs que l'on retrouve chez la tarasque, monstre aquatique qui peuple les marais, les rivières et les étangs.

Hybride de serpent et de poisson au dos couvert d'épines, la tarasque aurait terrifié le sud de la France en tuant ses habitants et en brûlant leurs demeures de son souffle ardent jusqu'à ce qu'une jeune fille prénommée Marthe jette sur elle un flacon d'eau bénite pour l'adoucir et permette ainsi au peuple de l'achever à coups de lance.

Tous les dragons ne sont pas forcément des cracheurs de feu, certains répandent des torrents d'eau. C'est le cas de la gargouille. Ce reptile aquatique au museau mince mais aux mâchoires puissantes vivait dans la Seine où il retournait les bateaux des pêcheurs en crachant

avec force des jets d'eau, une technique qui lui permettait également d'inonder les campagnes. La légende raconte qu'en l'an 520, l'archevêque de Rouen décida de le combattre avec l'aide d'un prisonnier volontaire à qui il promit la grâce en cas de victoire. Avec un signe de croix, il affaiblit la bête et la ramène au bûcher de Rouen où tout le corps se consumera hormis la tête et le cou, détail qui sera à l'origine des gargouilles en architecture.

Au-delà des rivières et des étangs, les monstres aquatiques peuplent volontiers les mers, comme c'est le cas de la serre. Mélange d'oiseau, de mammifère et de poisson dans les poésies nordiques, cet hybride marin ressemblera par la suite davantage à un reptile doté d'ailes.

Dernier reptile aquatique, la vouivre. Dévoreuse d'hommes comme tous les dragons, elle a toutefois une particularité singulière puisqu'on la décrit comme une créature mi-femme mi-serpent dotée d'un œil en pierre précieuse que les hommes tentent de lui dérober au seul moment où celle-ci le quitte, c'est-à-dire lorsqu'elle se baigne.

Comme le montre l'ensemble des monstres précédemment cités, il semblerait que tous soient apparentés à la famille des reptiles. Deux animaux étranges sans aucun lien avec toute forme de serpent viennent cependant s'ajouter à eux.

Le mermécolion est un hybride étonnant par la nature des deux animaux qui le composent puisque sa tête est celle d'un lion posée sur un corps de fourmi. Si son apparence effraie, il est toutefois le monstre le moins dangereux car, lorsque la tête de lion veut se nourrir, le corps, lui, ne peut pas digérer à cause de sa petite taille, ce qui rend la vie du mermécolion relativement brève.

À l'inverse, la mantichore appartient aux monstres les plus redoutables et les plus cruels pour l'homme. Face humaine au corps de lion, elle possède trois rangées de dents extrêmement longues et acérées comme des rasoirs ainsi qu'une queue de scorpion terminée par un dard qui se divise en multiples segments. Particulièrement friande des bagarres, elle attaque sans la moindre peur et tue par plaisir, ses griffes et ses dents pouvant déchiqueter presque tout, en particuliers les hommes.

Toujours constitués d'attributs blessants comme les griffes acérées ou les dents aiguisées, souvent composés d'une partie reptilienne sous-entendant leur appartenance au Mal, parfois dotés de pouvoirs surnaturels, ces animaux menacent sans relâche de dévorer les hommes qui s'approcheraient de trop près.

Sur terre ou dans les eaux, dans la nature ou à proximité des villes, les animaux mythiques sont partout et enchantent ou effraient l'homme médiéval. Représentant le Bien ou le Mal, leur appartenance à l'un ou l'autre est facilement identifiable grâce à leurs caractéristiques physiques, leurs pouvoirs et leurs attitudes, autant de spécificités qui seront employées dans la littérature médiévale.

2. Animaux mythiques et littérature médiévale

Quelle que soit l'époque, les auteurs sont, comme chaque individu, imprégnés des coutumes, des croyances et des mythes qui bercent leur existence et font de leurs œuvres le reflet du monde dans lequel ils vivent. Influencés par la littérature de tradition orale débordante d'êtres imaginaires, par les croyances chrétiennes ainsi que par la découverte de récits antiques et orientaux, les auteurs du Moyen Âge peuplent donc aisément leurs écrits d'animaux mythiques.

2.1 Une place omniprésente

Omniprésents dans la pensée médiévale, les animaux mythiques le sont aussi dans la littérature, tous types de textes confondus, où ils occupent des rôles principaux très souvent aux côtés de héros humains légendaires.

2.1.1 Les bestiaires

Premier grand genre littéraire du Moyen Âge, les bestiaires jouent un rôle prépondérant dans l'histoire de la zoologie. Décrivant les animaux réels et les créatures imaginaires, ils servent en effet de base à la connaissance sur les animaux de l'époque.

Les bestiaires ont pour origine le *Physiologus*, un texte grec datant du II^{ème} siècle traduit en latin au IV^{ème} siècle. Ce traité d'histoire naturelle expose de nombreuses espèces animales de manière empirique, détaillant leurs traits physiques et leurs comportements, comme le montre cet extrait à propos de la licorne :

« Il existe une bête appelée en grec monocéros c'est-à-dire en latin unicornis. Physiologue dit que la nature de la licorne est telle qu'elle est de petite taille et qu'elle ressemble à un chevreau. Elle possède une corne au milieu de la tête, et elle est si féroce qu'aucun homme ne peut s'emparer d'elle, si ce n'est de la manière que je vais vous dire : les chasseurs conduisent une jeune fille vierge à l'endroit où demeure la licorne et ils la laissent assise sur un siège, seule dans le bois. Aussitôt que la licorne voit la jeune fille,

elle vient s'endormir sur ses genoux. C'est de cette manière que les chasseurs peuvent s'emparer d'elle et la conduire dans les palais des rois. »

Parallèlement, le *Physiologus* assigne à chacun une dimension moralisatrice, dogmatique ou religieuse inspirée du christianisme primitif. Bon nombre d'auteurs de bestiaires ne s'appuieront pas sur leurs observations pour donner des descriptions des animaux et se contenteront de recopier le texte grec et de développer l'analyse théologique. L'une des premières versions du *Physiologus* est sans doute les *Etymologiae*³ d'Isidore de Séville. Datant du VII^{ème} siècle, cette œuvre, en particulier le livre IX intitulé *De homine et portentis*⁴, aura une grande influence auprès des auteurs de bestiaires.

Le terme « bestiaires » apparaît pour la première fois sous la plume de Philippe de Thaon en 1121 qui les définissent comme étant des « *ouvrages didactiques en vers ou en prose qui interprètent les propriétés réelles ou légendaires de certains animaux d'une manière symbolique en vue d'un enseignement moral ou religieux* »⁵. On peut également expliquer l'utilisation du mot « bestiaire » pour désigner ce type d'ouvrage par le fait que le vocable « animal » est plus rarement employé au Moyen Âge que « bête ».

À partir du XII^{ème} siècle, les bestiaires se multiplient et s'enrichissent au fil des siècles même si la liste des bêtes décrites est sensiblement la même d'une version à l'autre, tout comme l'ordre de présentation. Ainsi Guillaume Le Clerc de Normandie compose vers 1210 le *Bestiaire divin*, développant la version de Philippe de Thaon tandis que Gervaise écrit un traité succinct directement basé sur le *Physiologus*, tout comme Pierre de Beauvais qui en fait deux versions, l'une courte en latin, l'autre plus longue en prose. *Le bestiaire d'amour*, bestiaire au symbolisme courtois de Richard de Fournival, marque la fin du genre en 1250.

Mettant les considérations théologiques de côté, les encyclopédistes s'appuieront sur les nombreuses versions du *Physiologus*, sur les bestiaires et sur leurs propres observations de la nature pour rédiger leurs ouvrages. Parmi eux, citons par exemple *Li livres dou tresor*⁶ de Brunetto Latini ou encore les *Otia imperialia*⁷ de Gervais de Tilbury et *Le livre des merveilles* de Marco Polo, textes du XIII^{ème} siècle qui sont à la fois des encyclopédies de merveilles du monde et des témoignages de voyages.

³ *Étymologies.*

⁴ *L'homme et les monstres.*

⁵ Philippe de Thaon, *Bestiaire.*

⁶ *Les livres du trésor.*

⁷ *Les divertissements pour un empereur.*

2.1.2 Les romans et autres textes

Personnages principaux des bestiaires et autres textes encyclopédiques, les animaux sont également très présents dans les autres formes littéraires que connaît le Moyen Âge.

Les chevaliers sont des figures exemplaires dans la société médiévale. Les auteurs s'inspirant de l'environnement dans lequel ils vivent, c'est donc tout naturellement que la majorité d'entre eux les mettent en scène dans leurs œuvres, parfois en compagnie d'animaux mythiques. Le roman, narrant les exploits guerriers des chevaliers, est sans doute le genre littéraire le plus représentatif.

Inspiré de l'histoire d'Alexandre le Grand retranscrite dans les épopées antiques, *Le roman d'Alexandre* a été écrit dans la seconde moitié du XII^{ème} siècle par Alexandre de Bernay ou de Paris et relate la vie du conquérant en compagnie de Bucéphale, cheval mythique indomptable jusqu'à ce qu'Alexandre parvienne à grimper sur son dos pour le maîtriser et en faire sa monture.

Dans un premier temps, l'auteur utilise les caractéristiques de trois animaux mythiques, le dragon, la salamandre et le griffon, pour décrire la tente utilisée par Alexandre lors de son parcours à travers le monde :

*« Les piquets sont du plus pur or d'Espagne
Et les cordes qui tendent les étoffes
Sont tissées de soie et de plumes d'alerion :
L'acier le plus fort ne saurait les trancher.
Aucun des quatre pans ne ressemble aux autres.
L'un est plus blanc que neige et plus clair que la glace,
L'autre, sur la largeur, plus noir que le charbon ;
Le troisième est vermeil, teint du sang d'un dragon,
Et le dernier plus vert que la feuille sur la branche.
C'est l'œuvre, à ce que disent les livres,
D'une reine de grande beauté qui trompa le roi Salomon.
On y trouve la fourrure d'un animal nommé salamandre,
Qui vit dans le feu et s'y trouve bien :
Nul feu ne saurait donc brûler le pavillon.
Et quand il est plié en quatre,
Il a la taille d'une dent de griffon. »⁸*

(*Le Roman d'Alexandre*, Branche I, laisse 92)

Puis le récit fait allusion aux basilics lors d'un bivouac d'Alexandre et de ses compagnons dans le désert :

⁸ *Le roman d'Alexandre*, Paris, Livre de poche, coll. « Lettres Gothiques », p.197.

« Vers minuit, les reptiles arrivent,
Les plus grands qu'on ait jamais vus en aucune terre,
Épuisés, torturés par a chaleur et la soif.[...]
La plupart sont pourvus de deux ou trois têtes ;
Les uns sont pers et bleus, et les autres dorés,
Striés de blanc et de vermeil.
Les yeux pleins de venin flamboient. »⁹

(*Le Roman d'Alexandre*, Branche III, laisses 77-78)

Plus tard, la branche III parle de « cinq serpents qui crachent du feu, enflamment et brûlent la terre » à la laisse 201 et de « deux cruels dragons volants qui avaient si bien soumis le pays que nul homme n'osait entrer dans ce domaine »¹⁰ à la laisse 203. Mais c'est surtout au centre de cette même branche qu'une bête monstrueuse, d'habitude majestueuse dans la pensée médiévale, occupe une grande place. Alexandre le Grand est connu pour avoir conquis le monde et il ne lui restait qu'à atteindre les cieux. Il voulut alors, disait-on, voler jusqu'aux confins des cieux et chercha pour cela à atteler des griffons à un char :

« Dans cette contrée dont je vous parle
Vivent des oiseaux qu'on appelle griffons [...].
Le roi hésite sur la conduite à tenir :
Il veut monter au ciel, s'il en trouve le moyen,
Et s'élançer au-dessus des nuages [...].
Il pourra accomplir son désir et sa volonté,
Si ses soldats peuvent lui capturer vingt de ces oiseaux,
Car ils pourraient l'emporter au ciel sans aucun doute. »¹¹

(*Le roman d'Alexandre*, branche III, laisse 276)

Suivent dans les laisses 279 et 280 l'utilisation des griffons, l'ascension du char vers le soleil puis l'atterrissage.

Si le griffon occupe une grande place dans *Le roman d'Alexandre*, le dragon est sans doute l'animal monstrueux le plus présent dans la littérature médiévale, le combat opposant un chevalier au reptile étant un motif récurrent. En effet, dans les récits médiévaux, cette lutte semble être une étape obligée dans le parcours initiatique du héros. De plus, l'auditoire de l'époque est particulièrement friand de ce genre de combat et serait sans doute déçu si l'histoire n'y consacrait pas au moins un passage. Ainsi, la légende de *Tristan et Iseut*, véhiculée par oral puis transcrite textuellement par des auteurs tels que Bérout et Thomas, relate l'exploit de Tristan en prise avec un terrible dragon.

⁹ *Ibid.*, p. 379.

¹⁰ *Ibid.*, p. 519 et p. 523.

¹¹ *Ibid.*, p. 607.

Tristan est chargé d'aller chercher Iseut en Irlande et de la ramener auprès du Roi Marc qui désire l'épouser. Pour ce faire, le roi d'Irlande impose à Tristan de délivrer son pays d'un horrible dragon. Tristan part donc à la rencontre du monstre, le tue et lui coupe la langue qu'il met ensuite dans sa chausse en guise de preuve de sa victoire. Celle-ci étant empoisonnée, il tombe inanimé mais parvient à être sauvé grâce à un antidote. Cet épisode permettra par la suite à Tristan de se faire reconnaître par Iseut lorsqu'il se présentera à elle, des années plus tard, déguisé en fou :

« Ma dame la reine, souvenez-vous du dragon que j'ai tué quand je suis venu dans votre pays. Je l'ai décapité, j'ai tranché et emporté sa langue puis je l'ai fourrée dans mes chausses. Son venin m'a tellement brûlé que j'ai cru mourir. Je suis resté évanoui au bord du chemin. Votre mère et vous m'avez aperçu et sauvé de la mort. Vos remèdes et votre savoir-faire m'ont guéri du poison. »¹²

(*Folie Tristan d'Oxford*, v. 416-428)

Dans *Yvain ou le chevalier au lion*, Chrétien de Troyes fait également du combat entre Yvain et le dragon un événement capital puisqu'il le place au cœur même du roman.

Yvain s'enfonce dans la forêt quand il entend un cri. Il décide alors de s'approcher et découvre un serpent qui tient un lion par la gueule. Il s'agit en réalité d'un dragon, le serpent étant présenté comme un cracheur de flammes :

« Il se dirigea vers ce cri et, quand il parvint sur les lieux, il aperçut un lion dans un essart. Un serpent lui mordait la queue et lui brûlait la croupe en lui jetant des flammes. »¹³

(Chrétien de Troyes, *Yvain ou le chevalier au lion*, v. 3345-3351)

D'abord hésitant, Yvain décide toutefois d'intervenir en faveur du lion et attaque le dragon :

*Il tire son épée et avance
En mettant le bouclier devant son visage
Pour se préserver de la flamme
Que crachait sa gueule
Qui était plus large qu'une marmite. [...]
Avec son épée tranchante,
Il va attaquer le perfide serpent,
Qu'il tranche jusqu'en terre
Et qu'il coupe en deux moitiés ;
Il frappe tant es plus, il s'acharne tant
Qu'il le dépèce en menus morceaux. »¹⁴*

(Chrétien de Troyes, *Yvain ou le chevalier au lion*, v. 3364-3381)

¹² *Folie Tristan d'Oxford* in *Tristan et Iseut*, Paris, Livre de poche, coll. « Lettres Gothiques », p. 249.

¹³ Chrétien de Troyes, *Yvain ou le chevalier au lion*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », p. 130.

¹⁴ *Ibid.* in *La littérature française du Moyen Âge*, tome 1, Paris, GF Flammarion, pp. 217-219.

Aussitôt, le lion se prosterne, semblant choisir Yvain comme maître, lui faisant hommage et lui promettant respect et fidélité. Dès lors, il ne quittera plus le chevalier.

Le roman de Brut de Wace et le *Merlin en prose* de Robert de Boron sont deux autres romans arthuriens mettant en scène des dragons. L'histoire concerne cette fois-ci le roi Vortigern et son frère Uther, futur père du roi Arthur.

Vortigern, redoutant qu'Uther lui prenne le pouvoir, décide de faire construire une tour imprenable. Celle-ci se construit mais tout ce qui se fait le jour est démolé la nuit. Vortigern charge alors Merlin d'élucider le mystère. Le druide découvre que la tour repose sur le repaire de deux dragons qui se livrent à un combat perpétuel dès qu'ils sont éveillés et que cette lutte annonce une prophétie : le combat entre Vortigern et Uther. Quelques temps plus tard, suite à l'affrontement des deux frères, Uther devient roi et se fait désormais appeler Uther Pendragon, Uther « tête de dragon ».

Le dragon peut toutefois apparaître dans un texte sans qu'il soit combattu. Ainsi en est-il de la femme-serpent, personnage principal de *Mélusine*, dont deux versions ont été écrites par Jean d'Arras et Coudrette.

Tout commence lorsque le roi Elinas rencontre une belle femme et tombe sous le charme de son chant. Il la demande alors en mariage. La jeune femme, Présine, accepte à condition que celui-ci lui fasse la promesse de ne pas venir la voir lorsqu'elle sera en couche. Elinas prête serment mais lorsque, plus tard, il apprend que sa femme a accouché de trois filles, il court auprès d'elle. Persine s'enfuit donc avec ses trois filles dont une prénommée Mélusine. Des années plus tard, Mélusine découvre la vérité sur la promesse bafouée de son père et décide de se venger mais dès que sa mère l'apprend, celle-ci lui jette un sort :

« [...] voici le sort que je t'inflige : désormais, tous les samedis, tu seras serpente du nombril jusqu'au bas du corps. Cependant, si tu trouves un homme qui veuille t'épouser et promette de ne jamais te voir le samedi, de ne pas chercher non plus à découvrir qui tu es, ni de ne parler de cela à personne, alors tu vivras le cours naturel de la vie comme une femme douée de nature humaine et tu mourras naturellement. »¹⁵

Elle parvient tout de même à trouver un mari, Raymondin, à qui elle offre huit fils au physique particulier. Tout comme sa mère l'avait fait auparavant, elle avait consenti à se marier à condition que son mari respecte sa promesse. Celui-ci avait alors accepté de ne pas chercher à la voir les samedis mais il finit par prendre connaissance de la nature surnaturelle de sa femme :

¹⁵ Jean d'Arras, *Mélusine*, Paris, Livre de poche, coll. « Lettres Gothiques », pp. 135-136.

« Par la foi que je dois à Dieu, je crois bien que cette femme n'est qu'un être fantastique ! Le fruit de ses entrailles, j'en suis persuadé, ne pourra jamais tendre à la perfection du bien. Tous les enfants qu'elle a mis au monde sont marqués d'un signe étrange. »¹⁶ [...]

« Ah ! Serpente pleine de perfidie ! Dieu me soit témoin, ce que tu es comme ce qu tu fais, tout n'est qu'illusion trompeuse. »¹⁷

Lorsque Raymondin fait part à Mélusine de ce qu'il sait, la femme-serpent lui avoue alors sa malédiction puis « saute sur le rebord de l'une des fenêtres donnant sur la campagne et sur les jardins qui s'étendaient vers Lusignan, légère comme si elle s'envolait, soulevée par des ailes. »¹⁸

La poésie a elle aussi parfois recourt aux animaux mythiques. Larioste par exemple, à la fin du Moyen Âge, met en scène, dans un poème héroï-comique, un héros terrassant un dragon pour sauver une jeune fille, un hippogriffe en guise de monture :

« L'hippogriffe, cet oiseau étrange et gigantesque l' [Roland] emporte avec des ailes si rapides qu'il dépasserait de beaucoup la vitesse de la foudre. »¹⁹

(Larioste, *Orlando furiosi*²⁰)

Les animaux mythiques, on le verra par la suite, ont une symbolique forte qui permet d'autre part aux poètes de faire des métaphores, comme le montre l'utilisation de la licorne par Thibaut de Champagne lorsqu'il parle de l'amour qu'il porte à sa dame :

« Je suis comme la licorne
Troublée de contempler
La jeune fille qui l'enchanté,
Si joyeuse de son supplice
Que pâmée elle tombe en son giron,
Et qu'alors on la tue par trahison.
Moi aussi, m'ont tué, de même façon,
Amour et ma Dame, oui, c'est vrai :
Ils ont mon cœur que je ne puis reprendre. »²¹

(Thibaut de Champagne, *Je suis comme la licorne*, v. 1-9)

¹⁶ *Ibid.*, p.689.

¹⁷ *Ibid.*, p. 693.

¹⁸ *Ibid.*, p. 701.

¹⁹ Larioste, *Orlando furiosi* in. Josy Marty-Dufaut, *Les animaux du Moyen Âge réels et mythiques*, Marseille, Autres Temps, p. 177.

²⁰ *Roland furieux*.

²¹ Thibaut de Champagne, *Je suis comme la licorne*, in *La littérature française du Moyen Âge*, tome 2, Paris, GF Flammarion, p. 427.

La littérature hagiographique n'est pas non plus épargnée par l'invasion de ces bêtes fantastiques. *La légende dorée* de Jacques de Voragine est sans doute l'ouvrage le plus représentatif.

Du latin « *legenda* », ce qui doit être lu, et du mot « *dorée* » qui qualifie la vie exemplaire des saints, *La légende dorée* est une œuvre qui met en scène la vie des premiers chrétiens persécutés sous l'empire romain. Aussi parle-t-elle, entre autres, de Saint Marcel ou Saint Georges terrassant les dragons ou encore de Marthe délivrant le sud de la France de la terrible tarasque :

« Il y a bien longtemps de cela, un énorme monstre marin choisit de délaisser la mer et les océans afin de vivre dans une rivière appelée le Rhône. C'était un énorme dragon, plus gros que douze éléphants, qui avait des dents semblables à des épées et une peau aussi dure qu'une carapace de fer. Son père était le Léviathan, fantastique dragon sorti tout droit de la Bible, sa mère était un serpent géant. Le monstre terrorisa aussitôt la région, tuant les hommes et les animaux, anéantissant de son souffle ardent les habitations. [...]

Un jour, Marthe, une jeune et jolie jeune fille connue pour sa bonté et sa piété, s'arrête dans la ville [d'Avignon]. Vêtue d'une robe blanche, pieds nus, elle se présente face au monstre, une fiole d'eau bénite à la main. Bien qu'il frappât de mort tout ce qui le touchait, Marthe entra dans le fourré, affronta le monstre et, l'aspergeant d'eau bénite, lui présenta la croix. Le dragon devint alors doux comme un agneau, se laissa attacher, et le peuple vint le tuer à coup de lance. »²²

La littérature médiévale regorge d'animaux mythiques, quelle que soit la forme littéraire, et il semble bien évidemment impossible de relever ici toutes les références. Ces différentes sources, véritables témoignages de la pensée de l'époque, permettent aujourd'hui d'avoir une ébauche toute de même relativement détaillée des êtres merveilleux et monstrueux du Moyen Âge ainsi que de la façon dont ils étaient perçus.

2.2 Une symbolique forte

De tout temps, la faune réelle et imaginaire apparaît de façon récurrente dans l'art, en tant qu'élément décoratif bien sûr, mais surtout comme un moyen d'exprimer une pensée sociale ou religieuse. Il en est de même pour les représentations animales de la production artistique du Moyen Âge. Ornaments dans des domaines comme l'architecture, la tapisserie, ou l'enluminure, les animaux médiévaux ne sont pas relégués uniquement à cette fonction et servent par exemple à retranscrire visuellement des scènes de la Bible où ils sont associés à

²² Jacques de Voragine, *La légende dorée*, in. Josy Marty-Dufaut, op. cit., pp. 143-144.

des valeurs chrétiennes. Pareillement, l'emploi de tels êtres dans la littérature est bien loin d'une décoration de style ou d'un jeu esthétique mais reflète directement la pensée de l'époque qui accorde une grande importance au symbolisme animal.

2.2.1 La représentation des croyances de l'époque

L'homme médiéval est énormément influencé par le christianisme. Il ne remet donc pas en doute la présence dans la nature d'animaux considérés de nos jours comme étant imaginaires tels que les licornes, les phénix, les griffons, les dragons ou autres monstres, même s'il ne les a jamais vus. Pour lui, il s'agit en effet d'animaux réels puisque la religion chrétienne met en scène diverses bêtes étranges et s'applique même à donner une explication à l'existence des monstres en laissant penser qu'ils sont ainsi parce qu'ils ont commis une faute ou déplu à Dieu, signe que celui-ci a la puissance absolue. Saint Augustin dira d'ailleurs dans *La cité de Dieu* :

« *Tout dans la nature se produit par la volonté de Dieu.* »

(Saint Augustin, *La cité de Dieu*, XVI, 8)

Dans la pensée médiévale, seul Dieu est derrière chaque création et peut donc mêler les espèces pour créer des hybrides merveilleux ou monstrueux. De plus, s'il donne telle ou telle apparence à chaque animal, c'est sans doute pour transmettre un message moral à l'homme.

Ce dernier voit par conséquent des signes cachés dans la réalité, comme l'explique Michel Pastoureau dans *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*²³ :

« *La pensée analogique médiévale s'efforce d'établir un lien entre quelque chose d'apparent et quelque chose de caché, et principalement entre ce qui est présent dans le monde d'ici-bas et ce qui a sa place parmi les vérités éternelles de l'au-delà.* »

De ce fait, l'homme va vouloir déchiffrer le mystère de la Création et s'interrogera sur la place et le rôle de chaque animal présent dans la nature. Ainsi, les auteurs de bestiaires étudieront les animaux dans le but d'établir des concordances entre leurs apparences ou leurs comportements et le discours chrétien, et tenteront de dire en quoi un animal représente Dieu/Christ ou le Diable, le Bien ou le Mal, les vertus ou les vices. Dès lors, comme on l'a vu précédemment, la blancheur de la licorne sera symbole de pureté, donc de Bien, alors que les griffes, les dents acérées, les écailles et le venin seront synonymes de cruauté, donc de Mal.

²³ Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

Les animaux mythiques deviennent porteurs de valeurs spirituelles et sont utilisés dans une volonté d'aider le chrétien à développer son sens moral et sa capacité de jugement :

« Le symbolisme animal est en effet interprété comme un cas particulier de la signification des choses créées par Dieu pour servir d'exemple à la réflexion de l'homme. »

(Ashmole, *Bestiaire*, Introduction)

De cette manière, l'homme apprend à appréhender le monde qui l'entoure, à déceler le Bien et le Mal dans chaque chose et surtout à réfléchir à sa propre conduite.

Comme tous leurs contemporains, les auteurs médiévaux accordent une place importante aux symboles véhiculés par les animaux mythiques, aussi les utilisent-ils dans leurs productions littéraires afin de transmettre certaines valeurs aux lecteurs qui les ignoreraient, guidant indirectement ceux-ci sur le bon chemin à suivre.

Nombre de textes mettent donc régulièrement en opposition le Bien et le Mal pour, entre autres, prôner les vertus comme la prudence ou la justice et dénoncer les vices tels que l'orgueil ou le mensonge. Ainsi, le fait que Tristan, suite à sa victoire sur le dragon, s'évanouisse à cause du poison montre que le Mal n'est jamais vraiment vaincu et qu'il faut sans cesse rester prudent. Autre exemple, les reptiles qui menacent injustement certains habitants sont tôt ou tard battus, preuve que la justice est du côté des bons. Le mauvais sort jeté à Mélusine alors qu'elle a voulu punir son père, puis sa métamorphose définitive en dragon après que son mari a découvert la vérité, prouvent quant à eux que la vengeance et le mensonge apportent forcément des malheurs à celui qui y a recours. Enfin, si Alexandre ne parvient pas à conquérir le ciel grâce aux griffons et est forcé d'atterrir, c'est peut-être parce que celui-ci pêche par excès d'orgueil. Mais la scène la plus représentative reste sans aucun doute l'intervention du chevalier Yvain dans le combat opposant le lion au serpent-dragon.

Dans le bestiaire médiéval, le lion et le serpent ont des significations diamétralement opposées. Tandis que le lion, en tant que représentant du Christ et des saints, incarne la vaillance et la noblesse, le reptile, à l'inverse, est associé au Mal et symbolise l'ennemi contre lequel il faut lutter. En assistant à la lutte des deux animaux, Yvain se retrouve donc entre les deux forces opposées que sont le Bien et le Mal. Ces deux forces représentent en fait l'inconscient positif et l'inconscient négatif du chevalier, et, de manière générale, ceux de tout homme. Ainsi, lorsque Yvain marque un moment d'hésitation avant de se mêler au combat pour sauver l'une ou l'autre des deux bêtes, il sonde en réalité la part de Bien et la part de Mal qu'il a en lui avant de prendre position. En décidant de sauver le lion, le chevalier devient

désormais le défenseur du droit et se doit de protéger l'ordre et la justice. Par son action, il opte alors pour le Bien et sert d'exemple pour sa bonne conduite.

La volonté d'élévation morale et spirituelle de l'homme à travers l'emploi, dans la littérature, d'animaux mythiques et de leurs symboliques est donc omniprésente, ce qui n'est pas étonnant aux vues de l'influence qu'exercent les croyances chrétiennes, d'autant plus que la plupart des écrivains sont des hommes d'église ou de la haute société élevés dans le culte du christianisme. Mais les animaux mythiques ne représentent pas uniquement des idées religieuses.

2.2.2 L'incarnation des peurs de l'homme

Si l'homme médiéval parvient à donner du sens au monde qui l'entoure, il est toutefois loin d'appréhender tout l'univers ou de percer tous les mystères de l'existence. S'imaginant le pire de ce qu'il ne connaît pas, il assimile facilement l'inconnu au Diable et donne corps à ses peurs dans ce qui représente le mieux le Mal à l'époque, à savoir les bêtes fantastiques.

Ainsi peuple-t-il d'animaux mythiques les contrées lointaines où seuls quelques voyageurs se sont rendus. Il a, par exemple, longtemps alloué aux dragons et autres reptiles monstrueux les lieux dits inhabitables avant que l'exploration entière de la surface terrestre ne prouve le contraire. La mappemonde d'Ebstorf²⁴, carte géographique du monde datant du XIII^{ème} siècle, note d'ailleurs leur présence là où l'homme, par peur, n'ose souvent pas s'aventurer, comme les régions désertiques du sud-ouest de l'Afrique où la chaleur ferait, disait-on, redoubler l'agressivité de ceux qui auraient le malheur de s'y trouver. Car dans l'absence d'information, l'imaginaire prend le dessus, et tant que les explorateurs et les scientifiques ne démontreront pas que l'homme peut vivre dans les déserts, entre autres, et que les monstres n'existent pas sur ces terres lointaines, le Moyen Âge se représentera le monde d'après l'image donnée par le Physiologus, bestiaire qui, on l'a vu, est à l'époque l'ouvrage de référence en matière d'histoire naturelle. Dans la production littéraire, il n'est toutefois pas nécessaire aux héros d'aller au bout du monde pour rencontrer des animaux mythiques.

Les monstres occupent également les endroits sombres tels que les forêts profondes, les grottes, les cavernes ou encore les refuges souterrains, et sortent de préférence la nuit.

²⁴ La mappemonde d'Ebstorf tient son nom du fait qu'elle fut réalisée pour le couvent des Bénédictins d'Ebstorf, en Allemagne. Peinte sur trente peaux de chèvre cousues ensemble, il s'agit d'une mappemonde circulaire de 3,58 x 3,56 m de diamètre hypothétiquement attribuée à Gervais de Tilbury à cause de la ressemblance frappante entre *Otia imperiala* et les textes naturalistes qui figurent sur la carte.

L'obscurité est en effet synonyme de danger pour l'homme qui redoute tout ce qui peut lui arriver puisqu'il ne peut rien voir de ce qui se passe autour de lui et ne peut donc rien maîtriser. Il s'imagine alors les situations les plus terribles. Parmi elles, l'apparition soudaine voire l'attaque de bêtes imaginaires. On relève dans la littérature de nombreuses scènes de nuit, généralement à proximité d'une étendue d'eau, au cours desquelles l'homme voit certaines bêtes sortir de leurs cachettes afin de s'abreuver. D'autres passages montrent l'angoisse pesante de la nuit, période pendant laquelle l'homme ne peut trouver le repos de peur de devenir la proie de ces monstres, en particuliers les reptiles :

*« Seigneur, que voulez-vous faire pour le logement de ce soir ? »
 Alexandre répond : « Nous ne nous reposerons pas ! [...] L'armée repart aux premières heures de la nuit
 Et à son départ, on fait sonner les cors
 Et les trompettes, le bruit est si fort
 Que par tous les déserts on l'entend jusqu'aux défilés.
 Il n'est dans les déserts couleuvre ni crapaud,
 Ni guivre, ni chat-huant si bien cachés
 Qu'ils ne suivent leurs traces, attirés par le sang.
 Le fou qui se risque à s'écarter de la troupe
 Est de cent côtés agrippé et traîné dans les grottes. [...] Les insensés qui se risquent à s'écarter de la troupe
 Sont attaqués par les bêtes par-devant et par-derrrière. »²⁵*
 (Le roman d'Alexandre, Branche III, laisses 65-66)

Les fonds aquatiques sont eux aussi considérés comme obscurs, donc source d'effroi pour l'homme médiéval. En effet, celui-ci ne connaît que peu les profondeurs de l'océan, des mers ou des rivières, et ne les dompte pas encore. À cause de son ignorance dans ce domaine, il se persuade que des animaux monstrueux y vivent et, de ce fait, que se sont eux qui sont à l'origine de la destruction des navires en s'amusant à les faire chavirer. Car l'homme, qu'il soit face à la mer ou face à un monstre, se sent démuné. L'un comme l'autre, il ne sait comment faire en sorte de les combattre, ou à défaut, les dominer. Aussi, la meilleure attaque étant parfois la fuite, la survie des marins réside par exemple dans la capacité des bateaux à se déplacer rapidement :

« Il y a en mer une bête appelée serre et qui a de très grandes ailes. Quand elle aperçoit un bateau à voiles, elle étend ses ailes et s'avance vers le navire. Elle se lance à sa poursuite et parcourt bien de trente à quarante stades, mais épuisée par cet effort, elle replie ses ailes. Les ondes de la mer l'engloutissent et la serre coule au fond des eaux. »²⁶
 (Pierre de Beauvais, *Bestiaire*)

²⁵ Le roman d'Alexandre, op. cit., p. 371.

²⁶ Pierre de Beauvais, *Bestiaire* in Josy Marty-Dufaut, op. cit., p. 187.

Fuir ne supprime cependant pas le danger et la mer ou tout autre étendue d'eau ne retrouveront leur tranquillité que lorsque, dans un premier temps, les serres, tarasques et gargouilles seront terrassées, mais surtout lorsque leur existence sera démentie grâce à l'exploration complète des fonds aquatiques.

La peur de tous ces lieux mal connus que sont les contrées lointaines, l'obscurité et les fonds marins est liée en réalité à une émotion puissante, la survie, et donc à une peur bien plus grande encore, celle de la mort.

À l'époque médiévale, la science est bien loin de permettre de soigner toutes les blessures et toutes les maladies et l'homme redoute à tout moment le trépas. Encore marqué par les anciennes cultures imprégnées de magie, comme par exemple la civilisation celtique, il dote alors certains animaux comme la licorne, la salamandre et le dragon de propriétés surnaturelles et veut croire en leur capacité d'apporter guérison, protection voire invulnérabilité. Ainsi, dans la *Chanson de Nibelungen*, texte du XIII^{ème} siècle, peut-on voir Siegfried se baigner dans le sang du dragon Fafnir et ensuite devenir invulnérable hormis à l'endroit où une feuille de tilleul vint se coller pendant qu'il prenait son bain. Cette peur de la mort est d'autant plus présente dans l'esprit médiéval que le catholicisme ne cesse de répéter qu'à la moindre erreur l'homme brûlera en Enfer lorsque sa vie touchera à sa fin. La pression morale exercée par l'Église est alors si forte que l'homme devient obsédé par l'image des ténèbres et éprouve le besoin de se réfugier dans des pensées plus rassurantes comme celle de vivre le plus longtemps possible grâce à des attributs magiques pour ne pas avoir à subir le jugement dernier.

Heureusement, bon nombre d'explorateurs feront fi de leurs peurs, privilégiant la quête des merveilles, et feront part de leurs découvertes dans des récits de voyage tels *Le livre des merveilles* de Marco Polo ou *Le voyage de Saint Brandan*, ouvrage qui relate l'expédition maritime de sept ans réalisée par le célèbre abbé et ses quatorze moines. Certes, ces œuvres, tout comme les scènes de combat dans la littérature romanesque, affirment l'existence de monstres et de merveilles, mais elles prouvent surtout que l'homme peut se surpasser et surmonter ce qui paraît insurmontable pourvu qu'il s'en donne les moyens.

Acteurs récurrents sur la scène littéraire du Moyen Âge, les animaux mythiques, hérités des civilisations anciennes, sont des figures représentatives de la pensée médiévale fortement imprégnées de l'idéologie chrétienne, l'Église ayant un rôle dominant dans la société et dans la culture dont elle est le seul dépositaire à l'époque. Reflétant une vision quelque peu

manichéenne de l'univers, ils incarnent tantôt le Bien, tantôt le Mal, de par leurs apparences attrayantes ou repoussantes, leurs attributs et leurs comportements, comme en témoignent les nombreux textes médiévaux, aussi bien les œuvres romanesques ou poétiques que les bestiaires à l'approche plutôt naturaliste, car n'oublions pas que ces animaux étaient alors considérés comme réels. Grâce à cette classification dualiste, l'utilisation des animaux mythiques permet de transmettre des valeurs, condamner les vices, louer les vertus et décrire une certaine ligne de conduite à suivre.

Parallèlement, la mise en garde perpétuelle sur la menace que représente Satan par l'intermédiaire de l'emploi des monstres fera naître chez l'homme des peurs. Ces craintes seront à leur tour symbolisées par des animaux monstrueux tandis que les êtres merveilleux aident à lutter contre le Mal ou ce qui s'y apparente, en particulier la mort du fait qu'elle conduit au Jugement Dernier et par conséquent parfois aux Enfers.

La lutte entre le Bien et le Mal est donc une obsession dans la pensée médiévale et les représentations qui en sont faites dans la littérature de l'époque, destinée aux adultes, à travers l'emploi des animaux mythiques, sont des plus marquantes.

Aussi, qu'en est-il de l'emploi des animaux mythiques dans la littérature jeunesse contemporaine? Comment des personnages mis en scène dans une littérature ancienne destinée aux adultes peuvent-ils intégrer la littérature actuelle pour les enfants ? Dans quel but ? C'est ce que nous allons maintenant tenter de comprendre.

Mythologie médiévale et littérature

jeunesse

Quel que soit son âge, l'enfant oriente nettement ses choix de lecture vers des textes lui apportant plaisir, imaginaire et évasion, au détriment parfois de ceux dits éducatifs liés au savoir ou pouvant être assimilés à l'institution scolaire, comme le démontre une enquête de Christian Baudelot²⁷ publiée en 1999 ainsi que bien d'autres menées depuis les années 80. Une déduction déjà faite au XIX^{ème} siècle par Pierre-Jules Hetzel, grand éditeur de livres destinés à la jeunesse, qui a bâti sa politique éditoriale sur le fait que si la littérature a un rôle pédagogique vis-à-vis de l'enfant lecteur, elle doit également lui être plaisante et conforme à ses besoins d'irréalité. Ainsi, la fiction, parce qu'elle peint un monde imaginaire, répond particulièrement aux attentes de l'enfant. Elle est donc devenue un secteur phare de la littérature jeunesse et la production dans ce domaine ne cesse d'augmenter.

Toutefois, les mondes fictifs sont loin d'être une source intarissable et, comme le dit Jean-François Dortier dans son article *Les lois du Merveilleux*, « derrière l'exubérante prolifération d'œuvres, l'univers de la fiction est fondé sur des constantes, des régularités et des thèmes communs ». Ainsi une œuvre peut-elle directement être issue d'une autre déjà existante, reprenant à son compte des éléments comme les personnages, le cadre de l'histoire ou encore les péripéties.

Il n'est alors pas étonnant que de nombreux ouvrages de littérature jeunesse modernes et contemporains soient inspirés directement ou indirectement des œuvres médiévales puisque celles-ci présentent toutes les caractéristiques de la fiction, du moins pour l'enfant non médiéval qui voit se dérouler sous ses yeux des récits propres à une époque révolue, par conséquent relativement fictive, ou des scènes totalement inventées.

Les animaux mythiques médiévaux, considérés de nos jours comme étant irréels puisque leur existence n'a pas été prouvée, représentent typiquement ce que l'enfant

²⁷ Enquête menée pendant quatre ans avec Marie Cartier et Christine Detrez auprès de 1200 élèves : Christian Baudelot, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, le Seuil, 1999.

recherche : la fiction. Aussi apparaissent-ils de plus en plus dans la littérature jeunesse, que ce soit dans un emploi identique à celui de l'époque médiévale ou dans une utilisation plus distanciée offrant de nouvelles perspectives d'approche de cette faune imaginaire vieille d'un millier d'années.

1. Vers un réemploi des mythes médiévaux

Le Moyen Âge et ses animaux mythiques occupent une place incontestable dès l'origine de la littérature jeunesse.

Tout commence avec la Bibliothèque Bleue, un ensemble de volumes peu coûteux qui doit son nom à la couleur de leurs couvertures. Diffusée de village en village du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle, cette littérature de colportage reprend en effet bon nombre d'histoires médiévales et demeure longtemps la seule et unique littérature mise à la disposition des enfants, contribuant alors à façonner la culture populaire.

Au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, tandis que ce type de littérature commence à disparaître, la littérature jeunesse, en plein essor, s'approprie à son tour ces textes et prend le relais concernant la transmission aux jeunes générations des textes des temps passés, ceux du Moyen Âge en tête.

Ainsi, les animaux mythiques de la littérature médiévale traversent les siècles pour se voir occuper progressivement une place de plus en plus importante dans la littérature jeunesse, notamment depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle avec la naissance de nouvelles œuvres en parallèle des textes médiévaux.

1.1 Des mythes adaptés au lectorat d'aujourd'hui

À l'heure actuelle, nombreuses sont les éditions jeunesse concernant un même texte médiéval destinées à toutes les tranches d'âge, versions abrégées et adaptées comprises. On peut notamment constater qu'il existe pas loin d'une dizaine d'ouvrages consacrés à la légende de Tristan et Iseut ou au chevalier Yvain d'après le roman de Chrétien de Troyes, sans compter les recueils qui regroupent en un même lieu plusieurs histoires adaptées de cette

époque comme par exemple *Les premières aventures du Roi Arthur* parues aux éditions Flammarion – Père Castor²⁸.

Toutefois, les œuvres du Moyen Âge ne représentent de nos jours qu'une minorité sur l'ensemble de la production littéraire mettant en scène des animaux mythiques médiévaux qui ne cesse de se développer, et ce dans deux domaines en particulier : la *fantasy* et les contes.

1.1.1 La littérature médiévale, source d'un genre : la *fantasy*

Bien qu'elle date d'il y a plusieurs siècles, la littérature médiévale occupe encore une grande place dans notre imaginaire et le fait que de plus en plus d'auteurs s'en servent pour concevoir leurs propres récits le montre d'autant plus. La preuve la plus frappante est sans doute la création d'un nouveau genre littéraire, celui de la *fantasy*. Directement inspirée de la production médiévale, la *fantasy* emprunte en effet massivement à ceux-ci, ne serait-ce que concernant l'environnement spatio-temporel, le rapport au merveilleux ou encore les thématiques comme les épreuves chevaleresques et le bestiaire mythique.

Longtemps et profondément liée à la Grande-Bretagne de par ses origines, d'où son appellation à consonance anglo-saxonne, la *fantasy* se situe à mi-chemin entre le fantastique, genre littéraire qui met en scène l'irruption du surnaturel et de l'irrationnel dans une réalité quotidienne, et le merveilleux, genre totalement dédié à l'imaginaire, comme le confirme André-François Ruaud dans sa *Cartographie du merveilleux* :

« La *fantasy* est une littérature fantastique incorporant dans son récit un élément d'irrationnel [...], présente généralement un aspect mythique et est souvent incarné par l'irruption ou l'utilisation de la magie. »²⁹

Sa naissance en Grande-Bretagne puis son grand succès en Amérique du Nord avant sa conquête progressive de l'Europe non anglophone s'explique, selon Francis Berthelot, par le fait que « *les Anglo-Saxons, moins cartésiens que nous, ont toujours témoigné d'une grande ouverture à l'imaginaire. Le fantastique et le merveilleux font partie intégrante de leur culture* »³⁰. De plus, à l'exception du poème épique *Beowulf* qui date du X^{ème} siècle, la littérature médiévale se révélant assez pauvre, la Grande-Bretagne est en manque de repères

²⁸ Camille Sander, *Les premières aventures du Roi Arthur*, Paris, Flammarion – Père Castor, 2003.

²⁹ André-François Ruaud, *Cartographie du merveilleux*, Paris, Gallimard, coll. « Folio SF », 2001.

³⁰ Francis Berthelot, *Bibliothèque de l'Entre-mondes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio SF », 2005 in Anne Besson, *La fantasy*, Paris, Klincksieck, p. 46.

mythologiques. Émerge alors chez les auteurs anglo-saxons de la fin du XIX^{ème} siècle une certaine volonté de créer une néo-mythologie anglaise.

Ainsi, William Morris, auteur fort apprécié par la génération qui lui succèdera – à savoir John Ronald Reuel Tolkien et ses contemporains –, sera le précurseur du genre avec des œuvres telles que *The Story of the Glittering Plain* (1890), *The Wood Beyond the World* (1894), *The Well at the World's End* (1896) ou encore *The Water of the Wondrous Isles* (1897), peu connues en France car peu traduites, inspirées du Nord médiéval et transposant des éléments empruntés aux mythologies des premiers récits de l'humanité dans un contexte pseudo-médiéval.

Toutefois, la *fantasy* telle que nous la connaissons aujourd'hui voit réellement le jour en 1937 avec la parution de *Bilbo le Hobbit* de J. R. R. Tolkien. Beaucoup influencé par les textes de William Morris, J. R. R. Tolkien réinvente en effet le genre, mettant de côté le travail stylistique de l'écriture, privilégié par son prédécesseur, au profit de l'histoire, de son univers et de l'évasion qu'elle procure. Viendra ensuite *Le Seigneur des Anneaux*, une trilogie fortement inspirée de la légende arthurienne, de la mythologie celtique et des sagas scandinaves, J. R. R. Tolkien gardant toujours sous la main une multitude d'ouvrages médiévaux lorsqu'il rédigeait son œuvre. Encrée dans un monde imaginaire et peuplée de créatures surnaturelles, cette trilogie ouvre dès lors la voie aux cycles à succès dans ce domaine puisqu'elle sera à son tour la source d'inspiration de nombreux auteurs de *fantasy*.

J. R. R. Tolkien n'est cependant pas le seul de sa génération à avoir de l'influence sur les auteurs des générations qui lui succéderont, même s'il en est le principal modèle. Tandis que celui-ci destinait ses mondes irréels à un public adulte, Clive Staples Lewis, proche de Tolkien, se consacre quant à lui à une *fantasy* pour les enfants et publie de 1950 à 1956 une série de sept histoires, *Les chroniques de Narnia*. Des enfants en guise de héros, des animaux familiers ou mythiques en abondance, un monde fictionnel parallèle au monde existant, une bonne dose de magie, tout répond aux attentes de l'enfant, la *fantasy* privilégiant l'évasion et la « *poétique qui ne vise rien d'autre que la confusion créatrice de l'irréel et du réel* »³¹, ce qui la rend très proche de la pensée magique de l'enfance.

Ce type d'ouvrages étant relativement approprié à la jeunesse, il n'est donc pas étonnant de voir l'importante production européenne de la *fantasy* destinée aux jeunes et son

³¹ Christian Chelebourg, *Le Surnaturel, poétique et écriture*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2006 in Anne Besson, op. cit, p. 22.

arrivée progressive en France à partir des années 90. Le succès du genre viendra cependant entre 2001 et 2003 avec l'adaptation au cinéma du *Seigneur des Anneaux* par Peter Jackson et la double présence d'*Harry Potter*, grand symbole de la *fantasy* jeunesse, dans le paysage culturel et médiatique via le cycle de romans et leurs versions cinématographiques, surexposant ainsi le genre qui avait jusqu'alors une place relativement réduite en France malgré l'ampleur de son développement à l'étranger – notons que la plupart des romans *fantasy* publiés chez nous reste encore actuellement des traductions d'ouvrages étrangers, anglophones en particulier, même si la *fantasy* française tend à se développer de plus en plus.

Dès lors, *Le Seigneur des Anneaux*, jusque-là plutôt lu par des adultes, intéresse également la jeunesse, et de nombreuses collections dédiées à la *fantasy* pour les enfants voient le jour comme la collection « Les Fantastiques » chez Magnard, celle des « Mondes imaginaires » aux éditions Bayard Jeunesse ou encore la collection « Autres Mondes » chez Mango. Profitant de l'engouement de la jeunesse pour ce genre d'ouvrages, *Les chroniques de Narnia* reviennent sur le devant de la scène avec notamment l'adaptation cinématographique de la chronique *Le lion, la sorcière blanche et l'armoire magique* en 2005, tandis que les cycles ne cessent de se multiplier depuis ces dernières années, et avec eux les occurrences aux animaux mythiques. Ainsi peut-on citer, entre autres, le cycle de *Tara Duncan* de Sophie Audouin-Mamikonian, *Les Empereurs Mages* de Jean-Luc Bizien, *La quête d'Ewilan* de Pierre Bottero, sans oublier le cycle de *L'Héritage* de Christopher Paolini qui donne un nouveau souffle au genre et dont le premier tome a lui aussi été adapté au cinéma. Outre les cycles, séries et autres trilogies, la *fantasy* jeunesse se développe également de plus en plus en one shot, autrement dit en histoires qui ne se déroulent que sur un seul livre comme *La vallée des esprits* de François Sautereau, *Le dernier elfe* de Silvana de Mari, *La cité des livres qui rêvent* de Walter Moers ou, plus récemment, *Le guetteur des dragons* de Pierre Grimbert.

La *fantasy* jeunesse est donc à son apogée depuis ces dix dernières années. Toutefois, si elle remporte un franc succès auprès de la jeunesse, elle s'adresse principalement, à quelques exceptions près, à un public de pré-adolescents et d'adolescents à cause de nombreux facteurs comme la longueur des textes ou la complexité des intrigues qui rendent la lecture difficile pour les plus jeunes. Les lecteurs en herbe sont cependant bien loin d'échapper à l'invasion du Moyen Âge et de ses animaux mythiques, ceux-ci peuplant également d'autres textes à la forme plus appropriée.

1.1.2 Les animaux mythiques héros de contes

Dès son plus jeune âge, l'enfant se familiarise avec la littérature par l'intermédiaire des contes, en tant qu'auditeur tout d'abord puisque, ne sachant pas lire, ce sont ses parents qui les lui racontent, puis en tant que lecteur, commençant à les lire lui-même dès que son niveau d'apprentissage lui permet de le faire. L'enfant entretient donc une relation privilégiée avec le conte, et cela depuis bien des siècles.

Récit non épique d'origine populaire au Moyen Âge, longtemps transmis oralement avant d'être sous forme écrite, le conte, du latin *computare* qui signifie à la fois narrer et calculer, désigne dès le XII^{ème} siècle l'aboutissement de l'activité imaginative qui consiste à inventer mais aussi et surtout le fait d'énumérer des faits réels. Ce n'est qu'à la fin du XIX^{ème} siècle que le mot « conter » prend deux orthographe distinctes, « compter » pour « calculer » et « conter » pour désigner le principe de relater des événements qui seront de moins en moins vrais jusqu'à faire de ce genre littéraire un « *récit d'aventures imaginaires destiné à distraire, à instruire en amusant* »³², le tout sur une longueur relativement courte n'excédant parfois pas la dizaine de pages à la différence des ouvrages de *fantasy* qui se développent sur des centaines, voire des milliers de pages. Devenu le genre de l'imaginaire par excellence, le conte est donc tout naturellement destiné à l'enfant, auditeur puis lecteur ouvert à tout grâce à son imagination et le fait qu'il peut croire à l'incroyable puisqu'il n'appréhende pas encore la totalité du monde qui l'entoure.

Ainsi, quels que soient les siècles, de Charles Perrault à Jean de la Fontaine en passant par les frères Grimm et Hans Christian Andersen, les auteurs de conte multiplient dans leurs textes événements et personnages irréels. Très vite, les animaux deviennent des acteurs au même titre que les hommes, se comportent comme eux, sont dotés de la parole et ont même parfois des pouvoirs magiques, autant de particularités qui font d'eux des êtres surnaturels. Si les loups, lièvres, ours, renards et autres canards gardent cependant des traits communs avec les animaux existant réellement, d'autres appartiennent totalement au monde de l'imaginaire développé au fil des siècles et des écrits. Ces animaux mythiques interviennent principalement dans les contes des frères Grimm, auteurs allemands du XIX^{ème} siècle qui consacrèrent leurs vies au recensement et à la retranscription écrite des histoires populaires et oubliées du patrimoine culturel germanique. Certaines de ces histoires, qui sont aujourd'hui encore très présentes dans la culture européenne, mettent en effet en scène des dragons, des licornes et des

³² Définition d'après le *Trésor de la langue française*.

griffons comme par exemple *Les deux frères*, *Le diable et sa grand-mère*, *Le valeureux petit tailleur* ou encore *Le griffon*.

Toutefois, ces animaux demeurent relativement discrets dans les contes entre le Moyen Âge et la fin du XX^{ème} siècle et ce n'est que vers les années 90 voire au début du XXI^{ème} siècle qu'ils commencent à investir massivement ce genre littéraire, sans doute à cause de l'influence exercée par la *fantasy* et son succès sur le marché éditorial tant adulte que jeunesse. L'enfant est alors confronté aux animaux mythiques dès ses premières lectures et se retrouve en particulier nez à nez avec le plus impressionnant de tous, à savoir le dragon, comme le montrent *Le dragon de Mimi* de Françoise Guillaumond et *Lucas et son dragon* de Juliette Vallery, deux ouvrages parus dans la collection « Tipik Benjamin » des éditions Magnard, une collection destinée aux jeunes lecteurs de six ans, ou citons encore *Le petit dragon qui toussait* de Laure Clément édité chez Hatier et adressé aux enfants de sept à huit ans. Les histoires de confrontation à un dragon semblent parfois même être un parcours obligé pour les héros de séries à destination des lecteurs de six à neuf ans comme on peut le voir avec l'un des tomes de la série « Magic Lili » intitulé *L'épée magique* ou avec *Prisonniers du dragon*, l'un des épisodes de la série consacrée à la princesse Zéline. Les dragons et les licornes sont également devenus les personnages principaux de deux séries, *L'école des massacreurs de dragons* pour l'un et *Ma licorne magique* pour l'autre, qui remportent un franc succès auprès des enfants âgés de six à neuf ans. Quant aux lecteurs plus à l'aise mais pas encore assez pour se lancer dans l'aventure des grands cycles de *fantasy*, il existe désormais des histoires dans le même ton qui s'apparentent plutôt aux contes, tant par la simplicité de l'intrigue que par la façon de l'aborder. Précisons cependant que ces histoires assimilables aux contes sont néanmoins considérées par les éditeurs comme étant des romans. C'est le cas notamment des aventures de Cendorine, une princesse au pays des dragons dans *Cendorine et les dragons* suivi de *Cendorine contre les sorciers*, de celles de Temmi qui doit sauver son village de la malédiction du dragon qui pèse sur celui-ci dans *Temmi et le dragon* ou encore des *Chroniques du marais qui pue*, sorte de *fantasy* comique et parodique où les héros ne sont pas des héros et où le méchant dragon n'est pas aussi méchant qu'on le croit.

À travers l'imaginaire des contes, les plus jeunes sont donc autant confrontés aux animaux mythiques médiévaux que les adolescents le sont en lisant des ouvrages de *fantasy*. Reste à savoir comment ces animaux mythiques tirés de la littérature médiévale ont intégré la littérature jeunesse, et surtout, dans quel but.

1.2 La reprise d'une symbolique forte

Les animaux mythiques dans la littérature médiévale, on l'a vu, sont employés essentiellement à des fins symboliques. Représentation du Bien ou du Mal, ils permettent à l'homme d'appréhender le monde qui l'entoure, de développer son sens moral et sa capacité de jugement ou lui servent à exorciser ses peurs, peur de l'inconnu, de l'obscurité ou encore de la mort. Une symbolique que l'on peut sensiblement retrouver dans la littérature jeunesse.

1.2.1 La représentation du Bien et du Mal

Comme l'a dit Umberto Eco dans son essai sur le mythe du super-héros, « *de Hercule à Siegfried, de Roland à Pantagruel en passant par Peter Pan, le héros doué de pouvoirs supérieurs à ceux du commun des mortels est une constante de l'imagination populaire* »³³. Tous ces héros sont en général chargés d'une grave mission qui consiste à combattre le Mal, sauver leur village d'une terrible malédiction ou, dans le meilleur des cas, résoudre une énigme. La lutte du Bien et du Mal est donc depuis longtemps un lieu commun dans la littérature, bien avant même celle du Moyen Âge. L'anthropologue Gilbert Durand a d'ailleurs montré que l'imaginaire était structuré de telle sorte que le monde est divisé en séries d'opposition comme le haut contre le bas, la lumière contre l'obscurité et la beauté contre la monstruosité. Il en va de même avec les personnages de la littérature jeunesse.

En effet, comme le démontre Bruno Bettelheim dans sa *Psychanalyse des contes de fées*, l'enfant, lorsqu'il lit une histoire, veut avant tout distinguer ce qui est mal de ce qui est bien. Il a donc besoin « *d'une éducation qui, subtilement, uniquement par sous-entendus, lui fasse voir les avantages d'un comportement conforme à la morale, non par l'intermédiaire de préceptes éthiques abstraits, mais par le spectacle des aspects tangibles du bien et du mal qui prennent alors pour lui toute leur signification* »³⁴. Ainsi, toujours selon Bruno Bettelheim, « *le bien et le mal sont matérialisés par des personnages et par leurs actions, de même que le bien et le mal sont omniprésents dans la vie et que chaque homme a des penchants pour les deux. C'est ce dualisme qui pose le problème moral* ».³⁵

Certains psychologues évolutionnistes pensent que les animaux exercent un pouvoir de fascination sur l'homme. De plus, qui n'a pas remarqué la forte attirance des enfants pour les

³³ Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993 in Jean-François Dortier, *Les lois du merveilleux*, 2006.

³⁴ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Pocket, p. 183.

³⁵ *Ibid.*, p. 21.

animaux ? Alliant deux des centres d'intérêt majeurs de l'enfant, à savoir les animaux et l'imaginaire, les animaux mythiques du Moyen Âge semblent des protagonistes parfaits pour incarner le Bien et le Mal dans la littérature jeunesse. Le Bien et le Mal sont assurément des notions abstraites et les « *explications réalistes sont d'ordinaire incompréhensibles pour l'enfant qui est dépourvu de la faculté d'abstraction qui seule peut leur donner un sens* ». ³⁶ L'enfant a donc besoin d'exemples concrets et le fait que les animaux mythiques incarnent ces notions est une solution pour répondre à cette demande. On retrouve alors souvent la classification dualiste médiévale évoquée précédemment : des animaux merveilleux représentant du Bien et des animaux monstrueux emblèmes du Mal.

La licorne est ainsi généralement représentative de la pureté et de l'innocence envoûtante que seule les jeunes filles peuvent approcher, comme le montre ce passage concernant un cours sur les créatures magiques dans *Harry Potter et la coupe de feu* :

« *Le professeur Gobe-Planche [...] les emmena plus loin, à la lisière de la forêt. Elle s'arrêta alors devant un arbre auquel était attachée une grande et magnifique licorne. À sa vue, la plupart des filles poussèrent un « Oooooooooohhhh ! » admiratif.*

– *Qu'est-ce qu'elle est belle ! murmura Lavande Brown. Comment ont-ils fait pour l'attraper ? Il paraît qu'elles sont très difficiles à approcher !*

La licorne était d'un blanc si éclatant que la neige autour d'elle paraissait grise. L'air inquiet, elle frappait le sol de ses sabots d'or, rejetant en arrière sa tête dotée d'une unique corne au milieu du front.

– *Les garçons, vous restez en arrière ! aboya le professeur Gobe-Planche.*

Elle étendit le bras, heurtant Harry en pleine poitrine.

– *Les licornes préfèrent la délicatesse féminine. Les filles, mettez-vous au premier rang et faites attention en l'approchant. Allons-y, tout en douceur... »* ³⁷

Le mythe de la licorne est également repris à l'identique dans l'œuvre de Yves Hughes intitulée *Chevaliers de la licorne*. Millefeuille et son maître, chevalier, croise un jour la route d'un peintre qui n'a qu'une seule idée en tête : trouver une licorne et s'en servir comme modèle pour en faire un tableau, l'occasion pour notre héros de faire connaissance avec l'animal à travers des textes enluminés et les commentaires de son chevalier :

« *[Le chevalier] s'était dirigé vers les rayonnages d'où il sortait un énorme ouvrage en vélin. Il a posé le livre sur le lutrin et l'a ouvert.*

Comme toujours, je ne faisais que regarder les enluminures sur les pages, incapable de déchiffrer les lettres. (Gna gna gna et cetera...) J'y ai vu des dessins chevalins. Étranges. Un petit cheval portant une corne sur le front.

– *La licorne, a murmuré mon chevalier.*

³⁶ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 76.

³⁷ Joanne Kathleen Rowling, *Harry Potter et la coupe de feu*, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », p. 462.

C'était donc elle ? L'animal fabuleux, blanc comme l'albâtre, dont on raconte qu'elle a tant de pouvoirs...

– *Quels pouvoirs, mon maître ?*

– *Celui de purifier l'eau des puits.*

– *Ah ?*

– *Si ton puits est vicié, Millefeuille, la licorne y trempe sa corne et l'eau devient pure. [...] Il m'a lu une page. La licorne fascine beaucoup de monde. C'est un animal qui représente tant de vertus : la pureté, la douceur, le charme et l'amour. La force aussi, dans sa corne torsadée. »³⁸*

Dans le premier tome du *Chevalier à la licorne* de Jacqueline Mirande, la licorne n'apparaît pas directement en tant qu'animal mais elle est employée comme symbole héraldique sur le manche d'un poignard, toujours en tant que digne représentante de la pureté et de la clarté et par extension de l'innocente grandeur de son possesseur, Guiraud. Sans même savoir cela, quelqu'un conseillera au garçon de faire de la licorne son armoirie :

– *Comme tes yeux sont clairs. Si, un jour, tu as des armoiries, places-y une licorne en pensant à moi. Elle est le symbole de la virginité, mais aussi de la clarté. »³⁹*

(Jacqueline Mirande, *Le chevalier à la licorne : sur les traces du passé*)

Souvent victimes de leur innocence comme dans *Harry Potter à l'école des sorciers* où elle est tuée pour son sang revigorant, les licornes « *attirent parfois des gens mal intentionnés qui veulent utiliser leurs pouvoirs magiques pour leurs propres comptes* »⁴⁰ mais cela ne les empêche pas de devenir parfois amies avec des hommes comme c'est le cas par exemple du roi Tirian et de la licorne Joyau dans la chronique *La dernière bataille du Monde de Narnia* :

« Il s'appelait le roi Tirian, et il avait entre vingt et vingt-cinq ans ; ses épaules étaient déjà larges et fortes, ses membres puissamment musclés, mais sa barbe encore clairsemée. Il avait les yeux bleus et un visage honnête et sans peur. Il n'avait personne avec lui en ce matin de printemps, à part son ami le plus cher, Joyau, la licorne. Ils s'aimaient tous deux comme deux frères, et chacun avait sauvé la vie de l'autre dans des combats. »⁴¹

On retrouve également cette amitié dans la série *Ma licorne magique*. Envoyées sur Terre sous forme de poneys, les licornes ont pour mission d'aider les humains. Ainsi, grâce à une formule magique, la jeune Lorène redonne au poney Étoile son apparence de licorne et dès lors doit lui désigner les personnes qui nécessitent d'être secourues.

³⁸ Yves Hughes, *Chevaliers de la licorne*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Hors-piste », pp. 64-65.

³⁹ Jacqueline Mirande, *Le chevalier à la licorne : sur les traces du passé*, Flammarion – Père Castor, p. 83.

⁴⁰ Linda Chapman, *Ma licorne magique : Le secret de la licorne*, Paris, Milan, p. 79.

⁴¹ Clive Staples Lewis, *La dernière bataille* in *Le monde de Narnia*, Paris Gallimard Jeunesse, p. 764.

Tout comme la licorne, le phénix conserve dans la littérature jeunesse sa nature bienveillante et sa faculté de se régénérer lui-même ainsi que de guérir les autres. On peut le relever à de nombreuses reprises, notamment de façon succincte dans *Le dernier Elfe* de Silvana de Mari au cours d'une réflexion sur la naissance et la descendance du fait que le phénix se succède à lui-même, ou dans l'ensemble de la production consacrée à *Harry Potter* avec Fumseck, le phénix de Dumbledore, directeur de l'école de magie de Poudlard :

«U n étrange caquètement, comme une sorte d'éruclation, retentit alors derrière [Harry]. Il se retourna et s'aperçut qu'il n'était pas tout seul. Debout sur un perchoir en or posé derrière la porte, il vit un oiseau d'aspect misérable qui avait l'air d'une dinde à moitié plumée. [...] L'animal avait l'air très malade. Il avait le regard vitreux et Harry vit tomber deux de ses plumes.

Dans sa situation, Harry n'avait vraiment pas envie qu'en plus, l'oiseau de Dumbledore meure en sa présence. À peine avait-il eu cette pensée que l'oiseau s'embrasa soudain dans un jaillissement de flammes. [...] L'animal poussa un cri perçant et bientôt, il ne resta plus de lui qu'un petit tas de cendres fumantes tombées sur le sol. La porte du bureau s'ouvrit et Dumbledore entra, l'air très sombre. [...]

Le visage stupéfait de Harry le fit glousser de rire.

– Fumseck est un phénix, Harry. Au moment de leur mort, les phénix s'enflamment et ils renaissent ensuite de leurs cendres. Regarde...

Harry vit alors un minuscule oisillon tout fripé sortir sa tête au milieu du tas de cendres. Il était tout aussi laid que le vieil oiseau.

– C'est dommage que tu l'aies vue le jour de sa combustion, dit Dumbledore en s'asseyant derrière son bureau. La plupart du temps, il est très joli, avec un magnifique plumage rouge et or. Les phénix sont des créatures fascinantes. Ils peuvent transporter des charges très lourdes, leurs larmes ont de grands pouvoirs de guérison et ils sont très fidèles. »⁴²

(J. K. Rowling, *Harry Potter et la chambre des secrets*)

Dans le tome intitulé *Harry Potter et la coupe de feu*, le phénix adresse un clin d'œil bienveillant à Harry, son regard est clair et réconfortant, tandis que dans *Harry Potter et l'ordre du phénix* il apaise avec son chant la douleur et la tristesse provoquée par la mort de Dumbledore avant de disparaître définitivement, dernière preuve de sa loyauté envers le directeur de l'école de magie.

Les griffons restent quant à eux les dignes garants de la justice, comme dans *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu* de Walter Moers où ils sont les gardiens de la cité d'Atlantis :

« Les griffons, mélange de lion et d'aigle d'une beauté à couper le souffle, avec d'énormes ailes noires pareilles à celles d'anges de la mort, étaient en quelque sorte la police officieuse d'Atlantis et la principale raison pour laquelle, dans une mégapole aussi

⁴² J. K. Rowling, *Harry Potter et la chambre des secrets*, Paris, Gallimard, coll. « Folio junior », pp. 221-222.

chaotique, les choses se passaient de façon relativement pacifique. Tout le monde respectait les Griffons, non seulement en raison de leur supériorité physique, mais surtout pour leur intégrité et leur fair-play légendaires. Symboles de justice qu'on eût dit coulés dans le granit, ils se tenaient presque immobiles au sommet des gratte-ciel, minarets et pyramides de la ville et promenaient sur les rues grouillantes de monde un regard perçant auquel rien n'échappait. Il faut avoir été témoin d'une intervention de Griffon pour savoir ce qu'autorité veut dire. »⁴³

Même s'il impressionne au premier abord, le griffon a de nombreuses vertus telles que la vigilance, le courage et la force incarnées par Godric Gryffondor, co-fondateur de l'école de magie dans *Harry Potter* et indirectement griffon de part son nom, il apporte soutien et aide à l'homme comme c'est le cas dans *Le griffon* des frères Grimm. L'animal, parce qu'il sait tout, apporte des réponses à Jeannot, même s'il le fait de façon détournée puisque le garçon est caché sous un lit et que les questions sont posées par la femme du griffon :

« L'oiseau se réveilla en sursaut et dit :

– Femme, ça sent le chrétien ! et j'ai comme l'impression qu'il y en a un qui a plumé ma queue.

Sa femme répondit :

– Tu as certainement rêvé. Je t'ai déjà dit qu'il en est venu un aujourd'hui, mais qu'il est reparti. Il m'a raconté toutes sortes de choses. Il paraît qu'au château on aurait perdu la clé d'un coffre et qu'on n'arrive pas à la retrouver.

– Quels fous ! dit le griffon. La clé se trouve au bûcher, derrière la porte, sous une pile de bois.

- Il a dit aussi que dans un second château il y a une jeune fille bien malade, que personne ne sait comment guérir.

– Quels fous ! dit le griffon. [...]

Tôt le matin, le griffon se leva et partit. Jeannot sortit de sous le lit, tenant la jolie plume. Il avait entendu ce que le Griffon avait dit de la clé, de la princesse et de l'homme. Pour qu'il n'oublie rien, la femme du griffon lui répéta tout ce qu'avait dit son mari. »⁴⁴

Le lion continue lui aussi d'appartenir au Bien, en particulier dans *Les chroniques de Narnia* où il est assimilé à Dieu en tant que créateur du monde :

« Le lion allait et venait sur cette terre vide en poursuivant un nouveau chant, plus doux et plus rythmé que celui qui avait permis de convoquer le soleil et les étoiles. À mesure qu'il se déplaçait au rythme de cette mélodie délicate et flottante, la vallée se recouvrait d'une herbe verdoyante qui jaillissait sous ses pas comme l'eau vive et s'étendait sur les flancs des coteaux comme une onde. »⁴⁵

(C. S. Lewis, *le neveu du magicien*)

⁴³ Walter Moers, *Les 13 vies et demie de capitaine ours bleu*, tome 2, Paris, Albin Michel Jeunesse, coll. « Wiz », p.75.

⁴⁴ Les frères Grimm, *Le griffon* in http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/index

⁴⁵ C. S. Lewis, *Le neveu du magicien* in *Le monde de Narnia*, op. cit., p. 64.

Animal tout puissant, il a le pouvoir de guérir quiconque mérite ses soins :

« – Pourquoi pleures-tu, mon amour ? demanda Aslan.

L'enfant, qui n'avait jamais vu d'image de lion, n'eut pas peur de lui.

– *Ma tante est très malade, dit-elle. Elle va mourir. [...]*

Elle était à l'article de la mort, mais lorsqu'elle ouvrit les yeux et qu'elle vit le Lion, avec sa belle crinière brillante, qui la regardait bien en face, elle ne cria pas, elle ne s'évanouit pas, elle dit :

– *Oh ! Aslan, je savais que c'était vrai ! J'ai attendu cet instant toute ma vie ! Êtes-vous venue pour m'emmener avec vous ?*

– *Oui, très chère, dit Aslan. Mais ce n'est pas encore le grand voyage.*

Et, tandis qu'il parlait, telle la lueur pourpre qui glisse à la bordure d'un nuage au lever du soleil, la couleur revint sur son visage blanc, ses yeux brillèrent, elle se redressa et dit :

– *Eh bien, je déclare que je me sens vraiment mieux ! »⁴⁶*

(C. S. Lewis, *Prince Caspian*)

Tous ces exemples, et il en existe encore bien d'autres, démontrent ainsi que les animaux mythiques représentant le Bien dans la littérature médiévale le sont aussi dans la littérature jeunesse. Il en va de même pour les animaux monstrueux emblématiques du Mal.

On peut notamment relever que le basilic conserve son regard pétrifiant et redoute toujours le coq avec la description faite de l'animal dans un livre de la bibliothèque de l'école de Poudlard très proche de celle faites au Moyen Âge :

« *C'était une page arrachée à un vieux livre de la bibliothèque. Harry se hâta de la défroisser et la lut en même temps que Ron :*

De tous les monstres et créatures qui hantent nos contrées, il n'en est guère de plus étrange ni de plus mortel que le Basilic, connu également sous le nom de Roi des Serpents. Ce reptile, qui peut atteindre une taille gigantesque et vivre plusieurs centaines d'années, naît d'un oeuf de poulet couvé par un crapaud. Pour tuer ses victimes, la créature recourt à une méthode des plus singulières : outre ses crochets venimeux, le Basilic possède en effet des yeux meurtriers qui condamnent à une mort immédiate quiconque croise son regard. Il répand également la terreur parmi les araignées dont il est sans nul doute le plus mortel ennemi. Le monstre, quant à lui, redoute plus que tout le chant du coq qui lui est fatal si d'aventure il lui parvient aux oreilles. [...]

Harry eut l'impression qu'un rayon de lumière venait d'illuminer son cerveau. – Ça y est, murmura-t-il, voilà l'explication. Le monstre enfermé dans la Chambre des Secrets est un Basilic, un serpent Géant ! »⁴⁷

(J. K. Rowling, *Harry Potter et la chambre des secrets*)

⁴⁶ C. S. Lewis, *Prince Caspian* in *Le monde de Narnia*, op. cit., p. 463.

⁴⁷ J. K. Rowling, *Harry Potter et la chambre des secrets*, op. cit., p. 305.

Plus loin, l'animal pétrifiera de son regard Hermione, amie de Harry, puis, étant au service de Tom Jedusor dit Voldemort, ennemi numéro un de Harry, il cherchera à obéir à son maître et tentera de tuer le jeune sorcier.

Les gargouilles gardent également leur nature maléfique. Obligées d'occuper leur fonction d'évacuation d'eau en haut des bâtisses en cas de pluie dans *Stoneheart* de Charlie Fletcher, elles s'animent dès que la pluie cesse et pourchassent Georges parce que le garçon a enclenché une malédiction en s'emparant, dans un musée, de la tête de dragon d'une statuette qu'il avait cassée sous le coup de la colère.

Le dragon reste néanmoins toujours l'animal mythique qui occupe la plus grande place sur la scène de la littérature jeunesse, constat visible ne serait-ce qu'avec les titres eux-mêmes. *Les chevaliers d'Émeraude : Les dragons de l'empereur noir, Le guetteur de dragons, L'anneau du dragon, Le cimetière des dragons, Temmi et le dragon, Le dragon de Mimi, Lucas et son dragon* en sont autant d'exemples et la liste et loin d'être exhaustive. S'ajoutent à ceux-ci les titres qui ne reprennent pas le vocable « dragon » tel quel mais un dérivé. Ainsi relève-t-on le nom « Eragon », qui, à une lettre près, reprend le terme « dragon » ou encore le mot « dragonologie » qui renvoie à l'étude des dragons.

Incarnation du Diable en personne sauvant des soldats qui ont déserté pour en faire ses serviteurs dans le conte des frères Grimm *Le diable et sa grand-mère*, le dragon dans les ouvrages à destination des enfants est digne des représentations du Moyen Âge. Monstrueux et dévastateurs, ces animaux redoutables peuvent infliger de graves blessures comme nous le montre l'ensemble des tomes des *Chevaliers d'Émeraude* d'Anne Robillard :

« Wellan arrêta de respirer un instant, craignant que l'invasion des hommes-insectes se soit déjà produite. Mais son frère d'armes le rassura aussitôt en lui expliquant qu'il s'agissait d'un squelette reconstitué par le Roi de Zénor.

– Ce peuple a beaucoup souffert, Wellan. Non seulement les dragons ont tué une grande partie de la population et presque tout détruit sur leur passage, mais ils ont instauré une terrible peur qui subsiste depuis des centaines d'années.

– Je connais l'histoire de Zénor, le coupa brusquement Wellan. Parle-moi plutôt de ce dragon...

Bergeau ne se fit pas prier deux fois et se lança dans une description détaillée.

– C'est une bête gigantesque. Son cou s'apparente à celui d'un serpent et on ne peut pas lui trancher la gorge à partir du sol. Mais le dragon, lui, en tendant son cou droit devant lui, pourrait infliger des blessures mortelles à nos chevaux avant même que nous ayons pu nous en approcher. »⁴⁸

(Anne Robillard, *Le feu dans le ciel*)

⁴⁸ Anne Robillard, *Les chevaliers d'Émeraude : Le feu dans le ciel*, Paris, Michel Lafon, p. 196.

« Bousculés par leurs maîtres en direction des torches éblouissantes, les dragons émirent des cris perçants qui effrayèrent les Écuyers. Ils craignent le feu, leur rappela Wellan pour les rassurer. Surtout, ne bougez pas.

Une centaine de ces affreuses bêtes noires au long cou et aux yeux rougeoyants précédaient un nombre trois fois lus important de fantassins. Malheureusement, ils ne tomberaient pas tous dans les pièges et ils risquaient d'infliger de graves blessures aux Chevaliers. »⁴⁹

(Anne Robillard, *Piège au royaume des ombres*)

Qualifié de « menace bien réelle »⁵⁰ dans *Le guetteur de dragons* de Pierre Grimbert, il est souvent tueur d'humains et parfois même devient indestructible comme c'est le cas dans la trilogie de Jean-Luc Bizien :

« Le Dragon n'est pas un simple monstre. C'est un demi-dieu... Un être qu'aucun homme ne peut défier. »⁵¹

(Jean-Luc Bizien, *L'éveil du dragon*)

Il peut également être synonyme de ténèbres :

« Depuis que le dragon s'était envolé, la nuit perpétuelle régnait sur Selenae. Le Titan suivait le soleil, il se nourrissait de sa chaleur. Sa formidable envergure obscurcissait le ciel, plongeant le pays dans les ténèbres. »⁵²

(Jean-Luc Bizien, *L'envol du dragon*)

Dans les ouvrages consacrés à la princesse Zélina, le dragon fait prisonnier le fiancé de la princesse, Malik, et l'auteur accentue son appartenance au Mal par le fait qu'un petit démon souffle au dragon de mauvaises pensées :

« Perché sur l'énorme queue du reptile, Belzékôr avait du mal à contenir sa mauvaise humeur. Il sentait la situation lui échapper.

– Allez ! hurle le démon. Comment peux-tu faire confiance à une misérable humaine ? Débarrasse-nous définitivement de cette petite voleuse insolente, et qu'on n'en parle plus...

Très énervé par le volatile, le dragon grogna.

Mais Belzékôr, ivre de rage, continua de harceler le monstre. »⁵³

(Bruno Muscat, *Prisonniers du dragon*)

⁴⁹ Anne Robillard, *Les chevaliers d'Émeraude : Piège au royaume des ombres*, Paris, Michel Lafon, p. 196.

⁵⁰ Pierre Grimbert, *Le guetteur de dragons*, Paris, Bayard Jeunesse, p. 35.

⁵¹ Jean-Luc Bizien, *L'éveil du dragon*, Paris, Bayard Jeunesse, p. 47.

⁵² Jean-Luc Bizien, *L'envol du dragon*, Paris, Bayard Jeunesse, p. 28.

⁵³ Bruno Muscat, *Prisonniers du dragon*, Paris, Bayard Jeunesse, p. 65.

Fortement influencé par la littérature médiévale, C. S. Lewis emploie lui aussi le dragon à quelques reprises dans ses *Chroniques de Narnia* en s'inspirant notamment du mythe de Mélusine dans *Le fauteuil d'argent*. Sa mère morte d'une morsure de serpent, le prince Rilian part à la recherche de la créature pour se venger et chevauche des jours durant jusqu'au jour où il aperçoit une belle jeune femme, qui s'avère être une femme-serpent, et en devient le prisonnier. Dans une autre chronique, *L'odyssée du passeur d'aurore*, l'auteur met également un dragon sur le chemin du jeune Eustache lorsque celui-ci s'apprête à s'abreuver à l'étang. Suivant l'animal jusqu'à son repère, Eustache découvre son trésor. Il pêche alors par cupidité en mettant un bracelet à son bras, une action qui lui vaudra d'être transformé en dragon.

La littérature jeunesse regorge donc d'animaux mythiques et l'on pourrait multiplier les exemples à l'infini. Mais intéressons-nous à présent à la façon dont est traitée la lutte entre le Bien et le Mal à travers ses animaux mythiques. On peut relever deux cas de figure.

Dans le premier cas, les animaux sont soit adjuvants soit opposants aux héros humains. Ainsi, comme on l'a déjà évoqué précédemment, les licornes dans la série *Ma licorne magique* interviennent auprès des hommes afin de les aider, tout comme le phénix de Dumbledore soigne les blessures de Harry Potter. Néanmoins, ce sont surtout les scènes de lutte entre les héros et les animaux qui sont les plus représentées, tout comme c'était déjà le cas dans la littérature médiévale. On retrouve donc des combats comparables à ceux de Saint Georges ou Tristan contre les dragons, à la différence que les héros sont souvent plus jeunes que dans les textes médiévaux. Car, selon Bruno Bettelheim, « *l'enfant, séduit par le héros, s'identifie avec lui à travers toutes ses épreuves. À cause de cette identification, l'enfant imagine qu'il partage toutes les souffrances du héros au cours de ses tribulations et qu'il triomphe avec lui au moment où la vertu l'emporte sur le mal. L'enfant accomplit tout seul cette identification, et les luttes intérieures et extérieures du héros impriment en lui le sens moral* »⁵⁴. En combattant les animaux mythiques maléfiques, le héros oeuvre pour le Bien et montre en quelque sorte la voie à suivre au lecteur.

Rite initiatique comme dans *Harry Potter et la coupe de feu* avec la première épreuve du tournoi qui consiste à s'emparer d'un oeuf couvé par une dragonne, lutte perpétuelle des chevaliers d'Émeraude contre les dragons de l'empereur noir dans le cycle écrit par Anne Robillard, combat des enfants de Narnia dans *Le fauteuil d'argent* afin de délivrer le prince Rilian de la femme-serpent qui finit par dévoiler sa véritable nature, toutes ces histoires n'ont alors qu'un seul but : faire grandir le héros, le faire évoluer du côté du Bien quelques soient les

⁵⁴ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 21.

embûches qu'il trouvera sur sa route, et prouver ainsi à l'enfant lecteur que quiconque peut devenir un homme bon du moment qu'il le décide et s'en donne les moyens.

Deuxième cas de figure de cette lutte entre le Bien et le Mal : la confrontation de deux animaux mythiques, l'un merveilleux, l'autre monstrueux, telle que l'opposition symbolique dans *Harry Potter* à travers les deux maisons de Poudlard que sont Gryffondor et Serpentard comme le montre notamment la chanson du choixpeau magique, un chapeau qui désigne à chaque rentrée scolaire dans quelle maison habitera tel ou tel élève tout au long de l'année :

*« Si vous allez à Gryffondor
Vous rejoindrez les courageux,
Les plus hardis et les plus forts
Sont rassemblés en ce haut lieu. [...]*
*Vous finirez à Serpentard
Si vous êtes plutôt malin,
Car ceux-là sont de vrais roublards
Qui parviennent toujours à leurs fins. »⁵⁵*
(J. K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorciers*)

Se référant toutes deux, de par leurs noms respectifs, à des animaux mythiques que sont le griffon, animal bénéfique, et le serpent et par extension le dragon, animal maléfique, les deux maisons sont en constante opposition tout au long des différents tomes par l'intermédiaire de leurs occupants, en particulier par le biais de Harry Potter, habitant de Gryffondor, digne partisan du Bien, et de Drago Malefoy, habitant de Serpentard, fils d'un partisan du Mal et dont le nom lui-même renvoie au reptile mythique. Toujours dans le cycle de *Harry Potter*, on retrouve cette lutte de façon plus concrète dans *Harry Potter et la chambre des secrets* avec l'intervention de Fumseck, le phénix de Dumbledore, lorsque Harry est menacé de mort par le basilic de Voldemort, ennemi numéro un du garçon :

« Fumseck voletait autour de la tête du Basilic qui essayait de l'attraper, claquant ses mâchoires hérissées de longs crochets, fins et tranchants comme des sabres. Le phénix plongea soudain. Son long bec d'or disparut et une cascade de sang noir se déversa sur le sol. La queue du serpent s'agita furieusement, manquant Harry de peu, et avant que celui-ci ait eu le temps de fermer les yeux, la créature se retourna vers lui. Harry regarda sa tête et vit que ses énormes yeux jaunes et globuleux avaient été crevés par le bec pointu du phénix. »⁵⁶

Le passage où Eustache retrouve son apparence humaine grâce au lion Aslan dans *Le passeur d'aurore* de C. S. Lewis, quant à lui, n'est pas sans rappeler l'épisode médiéval de *Yvain ou le chevalier au lion* lorsque Yvain choisit de sauver le lion du dragon. Suite à sa transformation

⁵⁵ J. K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorciers*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio », pp. 120-121.

⁵⁶ J. K. Rowling, *Harry Potter et la chambre des secrets*, op. cit., pp. 334-335.

en dragon à cause de sa cupidité, Eustache redevient en effet un petit garçon lorsqu'il accepte de faire confiance au lion et le laisse gratter sa peau recouverte d'écailles jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement. En faisant le choix de souffrir pour reprendre son corps originel plutôt que de rester un dragon, Eustache opte ainsi pour le Bien plutôt que le Mal et est remis sur le droit chemin, tout comme Yvain œuvre pour le Bien en combattant le dragon.

Le héros récompensé et le méchant puni, l'enfant est satisfait, ayant profondément besoin de voir triompher la justice du fait de son innocence, de sa naïveté encore peut emprunte de mauvaises pensées. Implicitement, sans que l'enfant soit accablé de préceptes abstraits sur le Bien et le Mal, la littérature jeunesse répond donc aux questions que l'enfant se pose sur la morale par l'intermédiaire d'animaux mythiques tout comme les textes médiévaux le faisaient des siècles auparavant. La morale découle de l'histoire elle-même, tout naturellement, et l'enfant, en souhaitant la victoire du héros ou de l'animal bon, se range inconsciemment du bon côté et vainc lui-même le Mal qu'il serait susceptible de porter en lui et qu'il projette sur les méchants de l'histoire.

La représentation du Bien et du Mal n'est toutefois pas la seule chose que la littérature jeunesse emprunte à la littérature médiévale en ce qui concerne les animaux mythiques. Ceux-ci prêtent également leurs corps à une autre notion abstraite : la peur.

1.2.2 L'incarnation des peurs de l'enfance à l'adolescence

Parachuté dès sa naissance dans un monde totalement inconnu, l'enfant, jusque-là en sécurité dans le cocon ventral de la mère, devient plus vulnérable, ce qui le pousse à être prudent avec ce qu'il ne connaît pas et fait généralement naître en lui certaines peurs car, comme le dit si bien Anne Robillard dans le tome 1 des *Chevaliers d'Émeraude*, « *La peur est bien souvent engendrée par l'ignorance* »⁵⁷. Ne faisant plus un avec la mère, l'enfant est en effet « *sujet à des accès désespérés de solitude et d'abandon, et il est souvent en proie à des angoisses mortelles. Très souvent, il est incapable d'exprimer ces sentiments par des mots ou ne le fait que par des moyens détournés : il a peur de l'obscurité ou d'un animal quelconque* »⁵⁸. L'enfant matérialise donc tout naturellement ses peurs en leur donnant souvent l'apparence d'animaux mythiques, ce qui était déjà le cas au Moyen Âge puisque,

⁵⁷ Anne Robillard, *Les chevaliers d'Émeraude : Le feu dans le ciel*, Paris, Michel Lafon, p. 265.

⁵⁸ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 23.

rappelons-le, les bêtes imaginaires incarnaient la peur de l'inconnu, de l'obscurité et de la mort, les mêmes que celles éprouvées par l'enfant moderne et par chaque être humain.

La littérature jeunesse, parce qu'elle s'adresse à l'enfant, reprend bien évidemment ce que le lecteur connaît afin que ce qu'il lise lui parle, l'interpelle. Ainsi *Le dragon de Mimi* de Françoise Guillaumond, destiné à des enfants de sept ans, traite-t-il de la peur de l'obscurité. Mimi, une fillette de sept ans, se voit offrir pour son anniversaire un gros dragon. Apeurée par la bête, elle décide néanmoins de l'appivoiser et l'installe dans sa chambre mais toutes les nuits le dragon la terrifie :

« Mimi devait dormir avec lui. Toutes les nuits : les nuits avec lune et les nuits sans lune. Les jours passaient et le dragon restait toujours aussi méchant, toujours aussi puant, toujours aussi terrifiant. »

Le dragon de Mimi vit donc dans l'obscurité, comme bon nombre d'autres dragons qui peuplent les forêts sombres, les grottes, les tunnels ou tout autre lieu ténébreux car tout enfant a, au moins une fois dans sa vie, peur du noir. Ces reptiles habitent par exemple souvent dans les creux des montagnes comme on peut le relever dans *Temmi et le dragon*, *Le dernier Elfe*, *Chroniques du marais qui pue* ou encore *Les chroniques de Narnia*. On peut également noter la présence dans les canalisations de la cité d'Atlantis d'un dragon appelé Canaldragon dans *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu* :

« Au bout d'une demi-heure de marche à pied, nous pénétrâmes dans un vaste tunnel [...]. Tout au bout il y avait un gros truc qui avait l'air vivant. Il ressemblait à une montagne d'écaillés capable de respirer.

– Holà ! fit le Grottotroll. Quelle contrariété ! Un Canaldragon. [...]

Le dragon occupait toute la largeur du tunnel. Pour passer de l'autre côté, il eût fallu l'enjamber, possibilité que seul un fou furieux pouvait envisager. »⁵⁹

Jean-Luc Bizien, dans sa trilogie des Empereurs-Mages, va même jusqu'à personnifier les sous-sols de la terre en dragon :

« On dit que les souterrains se sont métamorphosés en Dragon. Certains restent persuadés que la Bête est là, qu'elle est endormie et que les héros qui foulent le sol du labyrinthe évoluent en fait dans sa gorge. Quand le fracas des combats vient à le réveiller, le Dragon pousse un soupir de mécontentement, et son haleine méphitique tue les malheureux égarés dans son corps... »⁶⁰

Ce dragon-souterrain permettra par la suite à l'auteur d'aborder une autre peur éprouvée par l'enfant, celle de la mort, à travers les propos de Silhoss, chef des vampires, propos adressés à

⁵⁹ Walter Moers, *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu*, tome 2, op. cit., p. 241.

⁶⁰ Jean-Luc Bizien, *Le souffle du dragon*, Paris, Bayard Jeunesse, pp. 62-63.

l'Empereur-Mage Kaylan lorsque celui-ci émet le souhait de pénétrer dans le Dragon pour sauver son fils :

« Il [Silhoss] se frappait les cuisses de joie, se moquant ouvertement de la détresse de Kaylan.

– Tu es déjà vieux, hurlait-il, tu ne crains plus rien ! Mais tu dois savoir qu'en entrant dans le Dragon, tu te perdras définitivement : tu retrouveras peut-être ton enfant, mais tu ne le sauveras pas ! Tu mourras simplement avec lui ! »⁶¹

Toutes ces représentations seraient cependant relativement inutiles si elles ne servaient qu'à illustrer la manière dont l'enfant exprime ses peurs. Ainsi, si Harry Potter, Ron et Hermione dans *Harry Potter et les reliques de la mort* se retrouvent face à un dragon dans les souterrains de la banque des sorciers Gringotts, ils s'aperçoivent bien vite que la bête est enchaînée au sol par des anneaux. Parce que les trois enfants sont pourchassés par des gobelins, Harry décide subitement de le délivrer et tous s'enfuient sur le dos du dragon, faisant involontairement de l'animal un allier. Cet épisode démontre alors que l'enfant peut surmonter ses peurs, aussi terrifiantes soient-elles, à partir du moment où il décide de leur accorder une place moins importante.

Le motif de la lutte des héros contre les monstres est cependant le plus employé pour démontrer à l'enfant qu'il est possible de mettre en échec l'étrange et l'inquiétant, en faisant notamment confiance aux adultes :

« L'enfant mauve sauta sur un énorme tronc et, à l'aide de ses griffes, l'escalada comme un écureuil. Le dragon s'arrêta au pied de l'arbre et y accrocha brutalement ses pattes, tendant son long cou à la manière d'un serpent. Ses mâchoires se refermèrent sur la jambe de Kira qui hurla de douleur.

Wellan fonça sans réfléchir. Empoignant la garde de sa large épée à deux mains, il frappa les pattes du dragon avec toute sa puissance pour lui faire lâcher la petite. [...] Il se retourna vers les humains et, enragé, les attaqua.

– Faites-le tomber à l'eau ! s'écria Wellan.

Le bouclier invisible se reforma sur-le-champ dans un formidable crépitement d'énergie. Ses griffes labourant le sol, le dragon se débattit furieusement contre l'emprise magique des Chevaliers, mais cette fois, Jasson n'allait pas le laisser s'échapper. Avec l'aide de tous ses frères, il avança vers le monstre, les paumes relevées. La puissance de son intervention secoua les arbres autour de l'animal maléfique qui continuait de résister en manifestant son courroux. Mais les Chevaliers furent plus forts que lui, et le dragon s'abîma dans la rivière Wawki où il coula comme une pierre. »⁶²

(Anne Robillard, *Les dragons de l'empereur noir*)

⁶¹ Jean-Luc Bizien, *L'éveil du dragon*, op. cit., p. 156.

⁶² Anne Robillard, *Les chevaliers d'Émeraude : Les dragons de l'empereur noir*, op. cit., pp. 148-149.

L'enfant peut également vaincre ses peurs lui-même en puisant dans ses ressources, ressources physiques, bien sûr, mais aussi intellectuelles. Wiglaf, élève à l'école des massacreurs de dragons, le prouve dans *Le nouvel élève* en terrassant le dragon Gorzil non pas, comme c'est souvent le cas, par un combat à l'épée, celle-ci ayant disparu à cause d'une mauvaise formule magique, mais en le faisant exploser à coups d'histoires drôles, preuve qu'un enfant peut vaincre les monstres grâce à la force de son esprit. Une façon de combattre que l'on retrouve dans *Lucas et son dragon* :

« 571, c'est le nombre de dragons qu'a terrassés Lucas Champion. Pour se débarrasser d'eux, Lucas a utilisé sa méthode « Champion », une méthode 100% sans épée ni bouclier.

C'est simple :

- soit il les a fait mourir de rire avec ses blagues et ses chatouilles à la plume de dindon ;*
- soit il les a fait mourir de peur avec ses grimaces et ses cris de film d'horreur ! »⁶³*

À travers ces luttes physiques ou mentales contre les animaux mythiques, ce sont donc indirectement les peurs de l'enfant que les héros combattent. L'enfant s'identifie à ceux-ci et vainc les monstres ancrés dans les profondeurs de son monde intérieur par le biais de ces histoires fictives, ce qui lui permet le défolement de ses frustrations, angoisses et fantasmes refoulés. Autrement dit, la littérature jeunesse, selon Bruno Bettelheim, « met l'enfant en présence de toutes les difficultés fondamentales de l'homme », lui offre le moyen d'explorer le réel par l'intermédiaire de symboles et ainsi de préparer l'avenir. Car la peur la plus présente chez l'enfant reste sans doute la peur de grandir, de devenir adulte. En lisant ces textes, l'enfant se familiarise avec les angoisses qu'il a pu rencontrer au cours des différentes étapes de son évolution de l'enfance à l'adolescence, de la dépendance à la maturité dans le but de les surmonter. Rassuré par ses lectures, l'enfant délaisse en effet peu à peu ses peurs et progresse ainsi vers l'âge adulte, tout comme les héros de ses histoires favorites grandissent au fur et à mesure de leurs parcours, le combat contre les monstres marquant souvent un cap déterminant dans leur évolution, comme c'est le cas de Mimi qui décide de faire rétrécir son dragon en le passant à la machine à laver, action qui lui vaudra de dormir enfin tranquillement sans avoir peur la nuit :

Ça y est ! Le dragon tout entier est entré dans la machine à laver. Clac ! Mimi referma la porte. Elle met le programme à bouillir, à cuire, à réduire en purée. Température : 90 degrés.

Ça fait splichchchttt ! Ça fait splochchchttt !

⁶³ Juliette Vallery, *Lucas et son dragon*, Paris, Magnard, coll. « Typik benjamin », pp. 3-4.

Quand tout est fini, Mimi sort de la machine à laver une drôle de petite peluche bien propre. Mimi est ravie. Elle remonte dans sa chambre avec son dragon rétréci. Depuis ce jour, Mimi dort tranquille. Elle a posé le dragon sur l'étagère à peluches, entre le tigre et le lion. »⁶⁴

(Françoise Guillaumond, *Le dragon de Mimi*)

Chaque héros confronté à un monstre ne peut rester indifférent :

«Il avait changé. Il avait combattu des Raïs, affronté de multiples périls, survécu à d'innombrables dangers. Il avait vu des cités fantastiques et même croisé un dragon. Son torse s'était élargi, ses muscles durcis. Il n'avait plus peur. »⁶⁵

(Pierre Bottero, *L'île du destin*)

Certains héros peuvent cependant éprouver une certaine indécision entre l'enfance et l'âge adulte et les animaux mythiques dans leur existence sont parfois la preuve de leur manque de maturité. Ainsi Hagrid dans *Harry Potter* est incapable de résister à sa passion pour les dragons et autres animaux étranges. Il devient le protecteur de Buck, un hippogriffe condamné à mort, et recueille Norbert, un bébé dragon. Toutefois, il finit toujours par se séparer d'eux, signe qu'il a mûri, comme le fait un enfant lorsqu'il décide de se séparer de son doudou préféré.

Les auteurs de textes destinés à la jeunesse qui utilisent des animaux mythiques pour symboliser les peurs de l'enfant le font donc dans le but de délivrer un message optimiste à savoir que, quelques soient la nature de ses craintes et les difficultés qu'elles engendrent, l'enfant finit toujours par se muer en adulte. Le fait d'éprouver certaines angoisses est présent en chaque individu, reste pour les combattre à prendre sur soi et à les affronter plutôt que de chercher à les fuir.

L'emploi des animaux mythiques dans la littérature jeunesse se rapproche en de nombreux points à celui de ces mêmes créatures dans la littérature médiévale, tantôt représentant l'opposition manichéiste du Bien et du Mal, tantôt symbolisant les différentes peurs que peut éprouver le lecteur. On peut toutefois remarquer que les animaux mythiques et leur utilisation ont quelque peu changé depuis le Moyen Âge.

⁶⁴ Françoise Guillaumond, *Le dragon de Mimi*, Paris, coll. « Typik benjamin », pp. 27-31.

⁶⁵ Pierre Bottero, *La quête d'Éwilan : L'île du destin*, Paris, Rageot, p. 126.

2. De l'adaptation à la création

Au fil des siècles, la mentalité médiévale a évolué, laissant place à de nouvelles croyances, à de nouveaux modes de penser. Influencés par l'environnement dans lequel ils vivent, les auteurs pour adultes tout d'abord puis, plus tard, les auteurs pour la jeunesse – rappelons que les textes pour enfants n'existent réellement que depuis le XIX^{ème} siècle – retranscrivent ces changements dans leurs œuvres et sont parfois eux-mêmes à l'origine de certaines évolutions. Au départ acteurs d'adaptations de la littérature médiévale, les animaux mythiques sont peu à peu intégrés à de nouvelles créations et font parfois eux aussi l'objet de nouveaux emplois.

2.1 Le bouleversement de la symbolique

Les animaux mythiques médiévaux insérés dans la littérature jeunesse, parce qu'ils sont justement tirés de la littérature médiévale, sont encore aujourd'hui fortement imprégnés des valeurs de cette époque, les deux semblant souvent indissociables. Les textes pour la jeunesse, au même titre que la littérature pour adultes, vont, par ailleurs, également s'adapter aux modes de penser actuel, bouleversant à de nombreuses reprises la symbolique médiévale.

2.1.1 Une prise de distance par rapport au manichéisme

La pensée médiévale, on l'a vu, est fortement orientée vers une représentation manichéenne assez stricte du monde. De ce fait, même si le christianisme inculque l'idée que tout être ayant péché peut racheter sa conduite ou que, à l'inverse, tout être bon peut à tout moment devenir mauvais, les animaux mythiques médiévaux ont longtemps été associés soit au Bien, soit au Mal, mais pas aux deux à la fois et ce, bien au-delà du Moyen Âge. Ainsi, la littérature jeunesse a elle aussi longtemps fait cette distinction en mettant en scène des personnages humains ou animaux totalement dépourvus d'ambivalence. Or chacun sait qu'en tout individu cohabitent une part de Bien et une part de Mal, que tout n'est pas tout bon ou tout mauvais et se serait mentir que de dire à l'enfant que la séparation entre le Bien et le Mal est bien distincte.

Heureusement, si ce schématisme binaire a perduré et perdure encore parfois dans les textes destinés aux enfants, en particulier dans les contes de fées, la littérature d'aujourd'hui, même si elle s'inscrit dans la fiction, se rapproche davantage de la réalité en ce qui concerne

cette ambivalence. L'enfant, en effet, n'est pas forcément capable de comprendre qu'il existe des stades intermédiaires entre le Bien et le Mal et le fait de lui présenter des personnages totalement bons ou totalement mauvais ne ferait que le conforter dans cette idée. Les textes qui lui sont adressés se doivent donc de lui montrer un dualisme nuancé.

Ainsi, les contes et la *fantasy*, directement inspirée de la littérature médiévale dont elle a repris dans un premier temps la représentation dualiste stricte du Bien contre le Mal, multiplient depuis quelques années les scénarios antimanchéens. Les animaux merveilleux et monstrueux ont alors subi un renversement de leur image, instaurant implicitement un certain relativisme par rapport aux limites de la merveillesité et de la monstruosité et mettant en avant l'importance de la responsabilité individuelle. Car chacun est maître de son destin et décide d'être bon ou mauvais, cela ne dépend en aucun cas de ce que la nature nous a doté. Un animal monstrueux peut très bien ne pas ou ne plus en être un. Le dragon héros de *L'anneau de dragon*, par exemple, est qualifié de « *droit et honnête* »⁶⁶ et considéré comme étant « *le meilleur dragon* »⁶⁷. Les draks dans *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu* sont des mini-dragons à l'esprit bienveillants aux intentions pacifistes. Autre exemple, les dragons dans le cycle de *Tara Duncan*. Longtemps ennemis des sortceliers, êtres dotés de pouvoirs, les reptiles décident finalement de s'allier à ces sorciers pour vaincre les démons, adversaires communs. Ils deviennent alors pour la plupart de bons dragons tandis que certains sortceliers deviennent mauvais à cause de leur avidité de pouvoir :

« *Puis les dragons apparurent. [...] Mais Demiderus, un mage génial, forma une armée de sortceliers et opposa leurs pouvoirs magiques aux pouvoirs des envahisseurs. Les dragons furent très surpris de découvrir que les humains connaissaient la magie. – Plus que très surpris, ricana Cal, ils se sont pris une pâtée et ça a carrément stoppé leur conquête. Ils se sont rendu compte qu'il valait mieux pour eux s'allier aux sortceliers afin de vaincre les démons, plutôt que de les combattre. Alors ils ont proposé un pacte à nos ancêtres. Ils n'envahissaient pas la Terre, mais les sortceliers ne tentaient pas de la diriger non plus, et acceptaient de les aider à vaincre les démons. Pour former les sortceliers et augmenter leur pouvoir, les dragons leur proposèrent de venir s'installer sur AutreMonde où la magie était bien plus puissante que sur Terre. Évidemment, au début, les sortceliers pensèrent que c'était un piège. Mais au fil des années, ils comprirent que les dragons étaient sincères.* »⁶⁸

(Sophie Audouin-Mamikonian, *Le livre interdit*)

Alliés des sortceliers, ils le sont également des humains dans *Le cimetière des dragons* d'Alexandre Malagoli ou encore dans *Le dernier elfe* comme l'annonce une prophétie dans le début du roman :

⁶⁶ Xavier Armange, *L'anneau de Dragon*, Le château d'Olonne, éditions d'Orbestier, p. 109.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 158.

⁶⁸ Sophie Audouin-Mamikonian, *Tara Duncan : Les sortceliers*, Paris, Pocket Jeunesse, pp. 205-206.

*« Quand l'eau recouvrira la terre,
le soleil disparaîtra,
les ténèbres et la glace arriveront
quand le dernier dragon et le dernier elfe
briseront le cercle,
le passé et le futur se rencontreront,
le soleil d'un nouvel été resplendira dans le ciel. »⁶⁹*

À la fin de l'histoire, parce que la prophétie l'a annoncé et parce qu'il a le sens du devoir, le dragon Erbrow se sacrifie pour sauver Yorsh, le dernier elfe, et ses compagnons humains :

« Erbrow pensa que les légendes allaient parler de lui. Pendant des siècles et des siècles, les bardes chanteraient le dernier dragon, celui qui avait conduit un grand guerrier elfique et une petite reine va-nu-pieds vers leur destin de fondateurs d'un lieu où l'on pouvait être libre.

Le grand dragon s'envola et son vol apporta le salut, un grand éboulement de boue qui obtura le défilé d'une énorme paroi, instable et impraticable, mais ce faisant il découvrit son ventre, sa partie vulnérable, où les flèches ne rebondissaient pas comme des pois chiches, mais s'enfonçaient profondément dans la chair, tandis que de grands flots de sang vif tachaient le vert des écailles. Le dragon vola, toutes ailes déployées dans la lumière de la lune, puis les flèches furent trop nombreuses, le sang qui jaillissait se tarit. Erbrow, le dernier dragon, chuta et vécut ses derniers instants dans l'herbe boueuse. »⁷⁰

Magic Lili, quant à elle, est aidée par un gentil dragon qui lui procure l'épée Excalibur pour qu'elle puisse combattre le Chevalier noir.

D'autres héros établissent des pactes moraux avec les reptiles leurs permettant de vivre en paix et d'œuvrer parfois même ensemble pour le Bien. Tel est le cas dans le cycle de *L'héritage* où les dragonniers de la Confrérie des Dragonniers *« se serv[ent] de leur puissance pour accomplir le bien – et seulement le bien »⁷¹*. Si certains dragons sont malveillants, la faute en incombe à leurs dragonniers qui ont préféré servir le Mal pour toujours plus de pouvoir plutôt que de défendre le Bien. On retrouve également ce type de pacte dans la série *L'école des dragons*. Considérés comme des montures comme dans bon nombre d'autres textes, les dragons vivent à la manière de chevaux dans un haras et sont liés aux hommes par le Pacteconfiance, un accord basé sur le respect mutuel et la loyauté :

« - Bon, pour résumer, expliqua Cara, il y a plusieurs centaines d'années, les dragons vivaient à l'état sauvage dans les îles de Brésal. [...] Ils terrorisaient les gens, brûlaient les récoltes, tuaient les autres animaux... et même les êtres humains. Les gens vivaient dans la crainte perpétuelle des dragons. Et puis un beau jour, selon la légende, une jeune fille de ferme nommée Keran, qui se promenait, est tombée sur un dragonneau blessé, à côté du cadavre de sa mère... [...] Keran a ramené le dragonneau chez elle, elle l'a soigné et elle a fini par apprendre à le monter. C'est là qu'est né le lien de fidélité entre

⁶⁹ Silvana de Mari, *Le dernier elfe*, Paris, Albin Michel Jeunesse, coll. « Wiz », p. 71.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 363.

⁷¹ Christopher Paolini, *Eragon*, Paris, Bayard Jeunesse, p. 49.

hommes et dragons. Les hommes ont commencé à dresser les dragons et à les considérer comme des amis plutôt que comme des ennemis. »⁷²

Pour les héros de la littérature jeunesse, il est donc souvent plus important d'établir des relations harmonieuses avec les animaux mythiques les plus dangereux plutôt que de chercher à les exterminer. Certains entrent alors dans une logique d'appivoisement de l'animal, par exemple pour le sauver lorsque celui-ci est en voie de disparition dans *Dragonologie, les chroniques : À la recherche de l'œil du dragon* ou encore pour lui éviter un terrible destin comme dans le tome *Un dragon à l'école* de la série *L'école des massacreurs de dragons*. Recueilli par Wiglaf, le dragon Verso devient un véritable animal de compagnie, intervenant ici lors d'une pièce de théâtre :

« L'apprenti Massacreur continua à exciter le dragon pour qu'il crache du feu durant toute la chanson. Il agitait son épée, galopait d'un bout à l'autre de la scène sur son cheval de fortune, et lorsque le moment fut venu de « tuer » le dragon, il eut une idée. D'une voix douce, il susurra :

– Une caresse, Verso ?

Le dragon se laissa tomber à terre et roula sur le dos. Wiglaf leva son épée et fit semblant de le massacrer. Puis il s'agenouilla, comme pour examiner sa proie, et caressa le ventre blanc et chaud de Verso.

– Mmmmm, ronronna gaiement le petit dragon. [...]

– Pas bouger, chuchota Wiglaf à Verso. Le dragon resta sur le dos, parfaitement immobile. [...]

Pendant que les paysans saluaient, Wiglaf s'approcha de Verso.

– C'est bien. Maison, maintenant !

Le petit dragon roula sur le côté, se releva d'un bond et lécha la joue de son maître. »⁷³

D'autres estiment les dragons comme leurs égaux et font en sorte de les aider lorsque cela s'avère nécessaire. Cendorine, prisonnière captive volontaire du dragon Kazul, n'hésite pas à délivrer son maître retenu prisonnier des sorciers.

Même s'ils occupent une grande place, les dragons ne sont pas les seuls animaux à être concernés par l'antimanichéisme. Les gargouilles peuvent également être du bon côté malgré leur réputation de méchantes bêtes. Dans *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu*, elles deviennent en effet assistantes des griffons, représentants de la justice. Elles continuent d'effrayer mais cette fois-ci les malfaiteurs à l'image de leur fonction répulsive du Mal dans l'architecture.

⁷² Salamandra Drake, *L'école des dragons : premier envol*, Paris, Hachette Jeunesse, pp. 120-121.

⁷³ Kate MacMullan, *L'école des massacreurs de dragon : Un dragon à l'école*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio cadet », pp. 101-105.

À l'inverse, les animaux mythiques habituellement bénéfiques peuvent devenir partiellement ou totalement méchants. Considérées au Moyen Âge comme représentation du Christ à cause de sa capacité à se régénérer, les salamandres dans *Stoneheart* sont malveillantes puisqu'elles sont alliées aux gargouilles qui pourchassent Georges :

« Le long d'une gouttière ouvragée se déployaient trois animaux fantastiques, des salamandres qui ressemblaient à des lézards et dont les queues étaient élégamment tressées ensemble. La tête en bas, elles mesuraient chacune deux mètres cinquante environ. Mais l'œil de George avait été attiré par autre chose. Il en resta bouche bée.

Ces trois ornements architecturaux se tortillaient. George les entendit siffler tandis que leurs écailles frottaient l'une contre l'autre au fur et à mesure que les queues se détachaient l'une de l'autre.

Les salamandres tournèrent la tête vers lui, les narines palpitantes. La panique le prit à la gorge. »⁷⁴

L'hippogriffe dans *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, quant à lui, peut être à la fois bon ou méchant en fonction des circonstances. Il accepte par exemple de se faire monter par Harry et permettra de fuir à Sirius, parrain de Harry et prisonnier en cavale, mais attaquera Malefoy, estimant que le comportement de celui-ci était insultant et faisait preuve d'un certain manque de respect. Les licornes elles aussi ont une nature ambivalente dans certains ouvrages, comme le montre ce passage de *La dernière bataille* :

« Jill était, pourrait-on dire, tombée folle amoureuse de la licorne. Elle trouvait – et elle n'était pas loin de la vérité – que c'était l'animal le plus brillant, le plus délicat, le plus gracieux qu'elle ait jamais vu, et si gentil et doux en paroles que, si on ne l'avait pas vu de ses propres yeux, on pouvait difficilement s'imaginer combien il pouvait être farouche et terrible au combat. »⁷⁵

Créatures aussi somptueuses que redoutables dans *Les chroniques de Narnia*, les licornes le sont également dans le cycle de *Tara Duncan*. Menaçant d'embrocher Tara et Cal dans *Le sceptre maudit*, elles ont souvent un caractère épouvantable et peuvent charger pour un rien, c'est pourquoi on leur demande souvent d'ôter leurs cornes dévissables :

« Deux licornes à la corne dévissée (les licornes ayant mauvais caractère, elles avaient obligation de retirer leur corne avant de pénétrer quelque part, histoire de n'embrocher personne) les saluèrent d'un hennissement amical. »⁷⁶

De nombreux textes destinés à la jeunesse qui emploient des animaux mythiques prennent donc de la distance par rapport au manichéisme médiéval même si certaines œuvres

⁷⁴ Charlie Fletcher, *Stoneheart*, Paris, Hachette Jeunesse, p. 30.

⁷⁵ C. S. Lewis, *La dernière bataille* in *Le monde de Narnia*, op. cit. p. 810.

⁷⁶ Sophie Audouin-Mamikonian, *Tara Duncan : Le dragon renégat*, Paris, Flammarion, p. 133.

restent encore très marquées par ce dualisme. Les animaux mythiques effrayants peuvent tout autant être bienveillants et méritent que les héros s'intéressent à eux avant de chercher à les combattre, tout comme ces mêmes héros doivent se méfier des bêtes merveilleuses qui peuvent s'avérer féroces. Tout individu ayant en lui cette ambivalence, il ne faut alors pas toujours se fier aux apparences qui peuvent parfois être trompeuses et les auteurs, en se servant des animaux mythiques, délivrent un véritable message de tolérance vis-à-vis de la différence tout en montrant à l'enfant qu'il existe de nombreuses nuances entre le Bien et le Mal.

2.1.2 Le développement de l'imaginaire

La littérature destinée à la jeunesse, la plupart du temps, n'est pas mimétique du réel. Bon nombre de textes s'inscrivent dans un univers fictionnel fait de lieux n'existant nulle part dans un passé ou un futur fort lointains, comme c'est le cas de ceux mettant en scène des animaux mythiques médiévaux. De ce fait, dépourvues de toutes contraintes de conformité avec la réalité, ces histoires sont autant de portes ouvertes sur l'imaginaire et donc autant de pistes possibles pour cultiver l'imagination de l'enfant, essentielle pour que celui-ci grandisse psychiquement. En effet, l'imaginaire permet de renseigner l'enfant sur lui-même et contribue à la formation de sa personnalité en développant à la fois sa psychologie, son inconscient et ses désirs avoués ou inavoués. Car l'imagination apporte une certaine libération par rapport aux pressions inconscientes présentes dans l'esprit de l'enfant comme le démontre Bruno Bettelheim dans *Psychanalyse des contes de fées* :

« Pour pouvoir régler les problèmes psychologiques de la croissance [...] l'enfant a besoin de comprendre ce qui se passe dans son être conscient et, grâce à cela, de faire face également à ce qui se passe dans son inconscient. Il peut acquérir cette compréhension [...] non pas en apprenant rationnellement la nature et le contenu de l'inconscient, mais en se familiarisant avec lui, en brochant des rêves éveillés, en élaborant et en ruminant des fantasmes issus de certains éléments du conte qui correspondent aux pressions de son inconscient. »⁷⁷

Autrement dit, en faisant appel à l'imaginaire, l'enfant transforme en fantasmes le contenu de son inconscient et parvient alors à mieux faire face aux difficultés psychologiques les plus oppressantes, en particulier celles concernant l'incertitude de ce qu'il va devenir. Ainsi, Saphira dans le cycle de *L'héritage* est-elle souvent employée par Christopher Paolini en tant que subconscient d'Eragon puisqu'elle ne cesse de le faire réfléchir sur lui-même et sur ses

⁷⁷ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 18.

intentions par télépathie, et peut en quelque sorte être assimilée à l'ami imaginaire que se crée parfois l'enfant dans le monde réel pour faire face à certaines situations :

« Eragon jubilait. Il annonça à Saphira : « Nous avons trouvé le repaire des Ra'zacs ! [...] Quand nous en aurons fini avec eux, nous pourrons peut-être retourner à Carvahall. »

« C'est ça que tu veux, Eragon ? demanda-t-elle avec amertume. Retrouver ta vie d'avant ? Tu sais que ça n'arrivera pas, alors arrêtes de rêver ! Il vient un moment où il faut choisir. Veux-tu te cacher toute ta vie au aider les Vardens ? Voilà la seule alternative qui s'offre à toi, à moins que tu ne joignes tes forces à celles de Galbatorix, ce que je n'accepterai jamais. »

Le garçon répondit doucement : « Si je dois choisir, je lierai mon destin à celui des Vardens, tu le sais bien. »

*« Oui. Mais parfois il est bon que tu te l'entendes dire toi-même. »
Et elle le laissa réfléchir à ses paroles. »⁷⁸*

En faisant dialoguer la voix orale d'Eragon et la voix intérieure de Saphira qui résonne dans la tête du dragonnier, l'auteur représente avec finesse le dialogue incessant entre conscience et inconscience présent dans l'esprit de l'enfant et permet alors à celui-ci de visualiser quelque peu cet échange pour le moins abstrait et ainsi de mieux cerner ses conflits intérieurs.

Toutefois, ce procédé est loin d'être récurrent dans la littérature jeunesse et les animaux mythiques médiévaux, comme tout élément imaginaire, sont surtout employés pour permettre à l'enfant « de considérer des alternatives à la réalité »⁷⁹, de comparer ce qui aurait pu arriver avec ce qui se passe vraiment. Ainsi Hildegunst Taillemythes, dragon héros de *La cité des livres qui rêvent*, imagine tout et n'importe quoi lorsqu'il se retrouve dans les catacombes comme le fait un enfant quand il est plongé dans le noir :

« Il y avait çà et là dans les ténèbres des bruits, des frôlements, mais je m'étais passablement endurci à ce genre de phénomène. Peu auparavant, j'aurais été mort de peur. Sûrement n'était-ce qu'une pauvre bête des catacombes qui s'était enfuie à mon approche.

Pourtant, je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment oppressant d'être observé. Vous connaissez cette impression, mes fidèles amis, quand, à une heure avancée, vous êtes allongés dans votre lit : vous venez de souffler votre bougie, vous voulez vous reposer et soudain vous croyez qu'il y a quelque chose dans l'obscurité, et que, contre toute vraisemblance, vous n'êtes pas seul dans la chambre. La porte ne s'est pas ouverte, la fenêtre est bien close, vous ne voyez rien, vous n'entendez rien – mais vous la sentez, cette présence menaçante, n'est-ce pas ? Vous allumez et, bien sûr, il n'y a personne. La pesante impression disparaît, vous avez honte de votre peur infantile, vous éteignez mais la revoilà, l'étrange sensation d'être épié dans le noir par une présence. Vous l'entendez respirer. S'approcher, se glisser autour de votre lit... quand quelqu'un vous souffle son

⁷⁸ Christopher Paolini, *Eragon*, op. cit., pp. 362-363.

⁷⁹ Préface de Michel Deleau in Paul Harris, *L'imagination chez les enfants*, traduit de l'américain par Pascale Torracinta, Paris, Retz, 2007, p. 5.

haleine glacée sur la nuque, vous vous levez d'un bond en criant. Pris de panique, vous rallumez votre bougie... et de nouveau il n'y a personne. [...]

Dans ces bas fonds, ce genre d'impression et de supposition s'insinuait en moi en dépit de mon indifférence. Les ténèbres alentours étaient bien trop puissantes pour qu'il ne s'y cache pas quelque menace. Je voyais des ombres allongées, de noires silhouettes dégingandées qui flânaient entre les stalagmites et les stalactites avant de s'évaporer à mon approche. J'apercevais des rochers qui se balançaient comme des peupliers dans le vent. J'entendais du papier que l'on froisse et un souffle lourd. »⁸⁰

Enfin Hildegunst arrive à maîtriser l'emballement de son esprit dès qu'il fait par la suite connaissance avec la créature qui le suivait réellement, ce qui démontre alors à l'enfant que l'imaginaire peut souvent prendre le dessus dans les situations de trouble.

Poussant le héros, et donc indirectement l'enfant, à envisager le pire dans le passage précédent, l'imaginaire est cependant plutôt employé dans la littérature jeunesse comme un moyen de procurer du réconfort devant les difficultés afin d'espérer un avenir meilleur. En effet, à en croire Bruno Bettelheim, « si l'enfant, pour une raison ou pour une autre, est incapable d'imaginer son avenir avec optimisme, il cesse de se développer »⁸¹. En utilisant les animaux mythiques médiévaux dans leurs œuvres, les auteurs offrent à l'enfant la possibilité de s'évader quelques instants de la réalité parfois trop dure et de croire que tout est possible puisqu'ils prêtent vie à des créatures irréelles et multiplient les situations exceptionnelles telles que voler dans les airs à dos de dragon ou d'hippogriffe, devenir ami avec une licorne ou tout simplement rencontrer l'un d'eux au détour d'un chemin. Pour satisfaire l'enfant, certains ouvrages vont même jusqu'à donner à certains héros, premiers objets de projection du lecteur, la faculté de changer d'apparence en passant de la nature humaine à la nature animale, estompant de ce fait provisoirement les inquiétudes de l'enfant liées à son corps. En s'identifiant à ce type de personnages, l'enfant – et en particulier l'adolescent qui est davantage concerné par des bouleversements physiques dus à une poussée de croissance – peut en effet compenser par l'imagination les imperfections de son corps qui l'obsèdent, qu'elles soient réelles ou non, et est également amené à comprendre qu'il est, dans la mesure du possible, maître de son corps puisqu'il peut décider d'avoir telle ou telle apparence. Ainsi quelques personnages du cycle *Harry Potter* sont des animagi, sorciers ayant la faculté de se transformer à volonté en un animal précis. Ces animaux ne sont pas mythiques puisqu'il s'agit par exemple d'un chat pour le professeur McGonagall ou d'un chien pour Sirius Blake mais ce principe est repris dans le cycle de *Tara Duncan* où les sorteliers se métamorphosent souvent

⁸⁰ Walter Moers, *La cité des livres qui rêvent*, Paris, Panama, pp. 307-308.

⁸¹ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit. p. 195.

en dragons, comme le fait par exemple Tara pour avoir plus de force afin de combattre certains ennemis coriaces :

« Sans cesser de maintenir la pression, Tara accomplit alors l'impossible. Elle se transforma.

À sa place apparut le magnifique dragon doré, la pierre vivante sur son front, émettant la lumière bleue qui continuait inlassablement à attaquer Magister. [...]

Et l'instant d'après, un terrifiant dragon noir surgissait devant Tara, rugissant de haine, crachant le feu de l'enfer. [...]

Tara cria :

– Nous sommes de puissance égale ! Puisque tu ne veux pas me tuer, affronte-moi en combat singulier, sans magie, si tu en as le courage.

Le dragon noir passa une langue rouge sur ses crocs.

– Avec ou sans magie, tu ne fais pas le poids, petite. Mais si ça t'amuse, voyons un peu ce que tu vaux !

S'il y avait quelque chose dont Tara avait horreur, c'était bien qu'on l'appelle « petite ». Elle étudia attentivement le dragon noir. [...]

Tara fonça sur Magister comme un missile doré, puis, à la dernière seconde, baissa la tête et lui rentra dans l'estomac.

Le grand dragon noir émit un « whouffff », tout l'air fut chassé de ses poumons et, incapable de répliquer, il fut projeté à une dizaine de mètres en arrière, à moitié inconscient. »⁸²

(Sophie Audouin-Mamikonian, Le livre interdit)

À l'inverse, les dragons peuvent prendre apparence humaine la plupart du temps pour des questions pratiques comme pour permettre un déplacement plus aisé dans les bâtiments ou pour éviter d'effrayer inutilement certaines personnes sensibles.

Une fois ses désirs satisfaits grâce aux incursions dans l'imaginaire par l'intermédiaire de la lecture, l'enfant est plus en paix avec son corps et son esprit et supporte mieux les transformations qu'il subit, tant moralement que physiquement, puisque le refuge dans l'irréel lui sert d'exutoire à la réalité, comme le fait d'ailleurs si bien remarquer le dragon Erbrow à son ami l'elfe dans *Le dernier elfe* :

« Quant tout te fais peur, tu as plus besoin de rêver que de manger. »⁸³

La littérature jeunesse qui met en scène des animaux mythiques, parce qu'elle met en scène des histoires étroitement liées à l'irréalité, est donc un véritable stimulant pour le

⁸² Sophie Audouin-Mamikonian, *Le livre interdit*, Paris, Pocket Jeunesse pp. 466-468.

⁸³ Silvana de Mari, *Le dernier elfe*, op. cit., p. 261.

développement de l'imagination de l'enfant tout en donnant à celui-ci une certaine confiance en lui et en son avenir.

2.2 L'humanisation des animaux

Selon Bruno Bettelheim, « *l'ensemble de la personnalité, pour pouvoir affronter les tâches de la vie, a besoin d'être soutenue par une riche imagination à un conscient solide et à une compréhension claire de la réalité* »⁸⁴. Ainsi, l'enfant a certes besoin de l'imaginaire pour son développement mais les histoires qui lui sont adressées doivent cependant avoir de près ou de loin un lien avec la réalité. Pour ce faire, la plupart des animaux mythiques empruntés à la littérature médiévale font l'objet d'un procédé d'humanisation.

2.2.1 Des animaux emprunts de sentiments

Les animaux mythiques médiévaux, on l'a vu, permettent de symboliser les peurs ressenties par l'enfant comme ils le faisaient au Moyen Âge et de leur emploi découle le message optimiste comme quoi l'enfant peut les surmonter. Si certains d'entre eux représentent le sentiment de peur de par leurs apparences et les endroits dans lesquels ils se trouvent, les auteurs leurs attribuent bien d'autres émotions en les humanisant. La plupart des animaux mythiques de la littérature jeunesse, comme bien d'autres animaux d'ailleurs, sont en effet dotés d'attributs humains tels que la parole, les vêtements, le comportement. De ce fait, il semble évident qu'ils soient également investis de sentiments, comme certains extraits cités précédemment le démontrent déjà, même s'ils gardent parfois une très grande part des caractéristiques animales comme le déplacement à quatre pattes, l'attitude instinctive ou encore le ronronnement de contentement que l'on retrouve chez la dragonne Saphira dans le cycle de *L'héritage* ou chez le dragonneau Verso dans *Un dragon à l'école*.

On ne le répétera jamais assez, la littérature jeunesse a pour but essentiel de permettre à l'enfant de grandir à tous les points de vue, y compris émotionnellement. Ayant tendance à se laisser facilement submerger par ses émotions, l'enfant a du mal dans un premier temps à comprendre et à analyser ce qu'il ressent, « *il faut donc l'aider à mettre un peu de cohérence dans le tumulte de ses sentiments* »⁸⁵. Les textes pour enfants se doivent alors d'aborder le sujet, c'est pourquoi les auteurs multiplient dans leurs histoires les situations qui feront naître

⁸⁴ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 185.

⁸⁵ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 16.

chez le lecteur certaines émotions. Walter Moers évoque d'ailleurs indirectement ce principe par l'intermédiaire de son personnage Hildegunst qui, à un certain moment, ne vit plus que pour lire tellement la littérature lui apporte de sensations :

« Seule la bibliothèque m'intéressait. [...] »

Mes lectures m'avaient tout d'abord amusé, puis m'avaient enthousiasmé et avaient fini par me passionner. Je sentais le pouvoir exercé par les livres traditionnels, leur énergie communicative. Quand j'en avais terminé un, j'étais à la fois comblé et vide. J'en voulais plus, de toute urgence. Je prenais donc l'ouvrage suivant.

C'est comme ça que les choses ont commencé. Je ne sais plus combien de temps j'ai passé à lire d'une seule traite jusqu'à ce que, pour la première fois, je tombe de fatigue, mais je devais bien avoir dévoré une dizaine de bouquins. [...]

En lisant, j'ai vécu plus intensément qu'auparavant. J'ai pleuré et j'ai ri, j'ai aimé et haï. J'ai souffert des tensions insupportables et des horreurs à faire dresser les cheveux sur la tête, des chagrins d'amour, la douleur de la séparation et la peur de la mort. Mais il y eut aussi des instants de bonheur absolu et de joie triomphante, d'extase romantique et d'enthousiasme hystérique. »⁸⁶

En humanisant les animaux mythiques et en leur attribuant des sentiments, les auteurs permettent à l'enfant de vivre par procuration une grande diversité d'émotions tout en lui offrant la possibilité de prendre un certain recul par rapport à ceux qu'il éprouve dans la réalité afin de mieux les comprendre et d'arriver à mieux les apprivoiser.

Ainsi, l'enfant se familiarise, entre autres, avec les différents types d'amour qui peuvent cohabiter en une seule et même personne. Tandis que le dragon Erbrow considère Yorsh comme un véritable ami dans *Le dernier elfe*, la dragonne Saphira dans *Eragon* éprouve un amour protecteur vis-à-vis de celui qui l'a vue grandir et qu'elle aide à son tour à devenir un homme, se comportant parfois même comme la mère qu'il n'a jamais connue :

« S'il arrive quoi que ce soit, je t'attacherai de force sur mon dos et je ne te laisserai plus jamais mettre pied à terre. »

« Moi aussi, je t'aime. »

« Alors je t'attacherai encore plus serré. »⁸⁷

Les dragons dans le cycle de *Tara Duncan*, quant à eux, ne sont pas insensibles au sexe opposé et tombent volontiers amoureux, ce qui les pousse parfois à se sentir gênés comme c'est le cas du dragon Chem lorsque la dragonne Charm lui dit sans détours qu'elle le considère comme son fiancé :

⁸⁶ Walter Moers, *La cité des livres qui rêvent*, op. cit. p. 407.

⁸⁷ Christopher Paolini, *Eragon*, op. cit., p. 252.

« – Vous avez sauvé mon esprit, Dame Alia, assura gravement Chem. Sans votre projet de vengeance, je serais prisonnier de mon propre corps. Alors, croyez-moi si je vous affirme que je vous suis infiniment reconnaissant.

– Moi aussi, approuva Charm. J'aurais détesté perdre mon fiancé de cette façon.

Chem faillit percuter Tara qui évita de justesse le carambolage.

– Ton... ton fiancé ? balbutia-t-il, mais...

– mais quoi ? demanda Charm d'un ton glacial.

– Euh, mais rien du tout ! Ton fiancé, bien sûr. Pas de problème !

Le dragon bleu afficha un sourire contraint qui n'ébranla en rien la détermination de la dragonne pourpre. »⁸⁸

(Sophie Audouin-Mamikonian, *Le sceptre maudit*)

Dans *L'anneau de Dragon* de Xavier Armange, c'est toute l'histoire qui est centrée sur le sentiment amoureux lorsque Dragon l'Ordinaire, pour tromper sa solitude, part en quête de l'amour, en vain puisqu'il ne suffit pas forcément de le vouloir pour l'avoir, mais il finira tout de même par trouver des amis :

« – Tu regrettes de n'être pas tombé amoureux ?

– Peu importe, répondit un peu hypocritement le dragon. J'ai trouvé l'essentiel : ton amitié, celle de ta mère et de Pipo. »⁸⁹

La peur de ne pas être aimé jusqu'à devenir victime de la solitude peut également pousser à ressentir une certaine timidité comme c'est le cas pour quelques licornes, notamment dans le cycle de *Harry Potter* ou dans *Les 13 vies et demie du capitaine Ours Bleu*.

À travers ces exemples de personnages amoureux ou en quête d'amour, l'enfant est sensibilisé aux diverses émotions qu'il sera peut-être amené à ressentir lors d'une situation plus ou moins similaire. Il lui est également montré que l'amour peut engendrer d'autres sentiments comme la tristesse. Dragon « déchiré par l'adieu tragique des jeunes amoureux »⁹⁰ dans *Le cimetière des dragons*, le reptile l'est tout autant lorsqu'il regarde Lili repartir dans son monde dans *Magic Lili – L'épée magique* ou quand il voit toutes ses illusions s'enfuir dans *L'anneau de Dragon*. À l'inverse, la tristesse peut disparaître grâce à l'amour et au réconfort de nos proches. Ainsi le prince Tirian et la licorne Joyau se soutiennent mutuellement dans *La dernière Bataille*, l'une des *Chroniques* de C. S. Lewis, tandis que le dragon Voltefeu et Cara, une jeune dragonnière, se réconfortent l'un l'autre dans la série *L'école des dragons* :

⁸⁸ Sophie Audouin-Mamikonian, *Tara Duncan : Le sceptre maudit*, Paris, Flammarion, p. 400.

⁸⁹ Xavier Armange, *L'anneau de Dragon*, op. cit., p.187.

⁹⁰ Alexandra Malagoli, *Le cimetière des dragons*, Paris, Bayard Jeunesse, p. 132.

« Elle se mit à pleurer et se rendit bientôt compte que Voltefeu faisait de même : il l'inondait de grosses larmes de dragon toutes chaudes ! Elle passa le bras autour de son cou et le serra aussi fort que son père la serrait quand elle était petite. Voltefeu ne protesta pas.

Lorsqu'elle eut versé toutes les larmes de son corps, épuisée, Cara vint se lover contre le flanc tiède de Voltefeu et s'endormit. Les yeux embus de tendresse, il déploya une aile protectrice pour la recouvrir, posa la tête par terre, ferma les yeux et s'endormit à son tour. »⁹¹

(Salamanda Drake, *Premier envol*)

Mais la tristesse, lorsqu'elle est liée à une trop grande souffrance, peut parfois pousser à la rancœur, comme cela arrive dans le cycle de *Tara Duncan* à la dragonne Charm lorsque celle-ci croit que Chem a tué son père. Deux solutions sont alors possibles : pardonner ou se laisser envahir par la colère jusqu'à désirer la vengeance. Bien que le chemin soit long et difficile, Charm parvient tout de même à excuser Chem :

« Charm avait les larmes aux yeux. Elle avait tant aimé Chem ! Sa maladresse l'amusait, son courage l'émerveillait, son ingéniosité l'impressionnait et, plus que tout, elle savait le dragon bleu aussi sensible que chaleureux. Mais la mort affreuse de son père l'avait cruellement marquée, au point qu'elle n'avait pu s'empêcher de haïr son auteur. À présent, plusieurs mois s'étaient écoulés et si la blessure était toujours aussi vive, elle se refermait lentement. Elle comprenait qu'elle s'était montrée injuste. »⁹²

(Sophie Audouin-Mamikonian, *Le sceptre maudit*)

Malheureusement, son père, qui en réalité n'est pas mort, n'aura pas le même courage et se laissera envahir par sa douleur due à la mort de sa femme jusqu'à tout organiser pour se venger de Chem qu'il tient pour responsable. Confronté à de telles situations, l'enfant comprend qu'il est normal et justifié d'éprouver de la tristesse ou de la rancœur lorsque certaines situations le blesse au plus profond de lui-même et voit que les sentiments peuvent être la clé de grands bonheurs comme ils peuvent être à la base de grands malheurs suivant l'état d'esprit de chacun.

Bien d'autres sentiments outre ceux cités précédemment sont bien entendu attribués aux animaux mythiques dans la littérature jeunesse, la palette des émotions variant à l'infini en fonction des événements et du ressenti de l'individu à un instant précis. Amour, amitié, réconfort, timidité, colère, vengeance mais aussi attachement, compassion, inquiétude, jalousie, haine, culpabilité, honte... tous les sentiments sont exposés à travers les animaux mythiques de manière à ce que l'enfant mette lui-même de l'ordre dans ses propres émotions et parvienne à les gérer sans trop de difficultés.

⁹¹ Salamanda Drake, *L'école des dragons : Premier envol*, Hachette Jeunesse, p. 202.

⁹² Sophie Audouin-Mamikonian, *Tara Duncan : le sceptre maudit*, op. cit. p. 334.

2.2.2 Une mise en abîme de la société

La plupart des animaux mythiques médiévaux intégrés dans la littérature jeunesse éprouvent de nombreux sentiments, ce qui les rapproche de l'homme, et donc de l'enfant lecteur. Cette assimilation est d'autant plus forte que bon nombre d'entre eux se voient attribuer un nom, un prénom, voire les deux à la fois, par l'auteur ou directement par le personnage, comme c'est le cas de Cornichon, recueilli par Lucas dans *Lucas et son dragon*, ou de la dragonne d'Eragon lorsque celui-ci lui propose des noms jusqu'à ce qu'elle approuve celui de Saphira :

« *Tu as besoin d'un nom, décréta-t-il. J'en ai entendu quelques-uns aujourd'hui. Peut-être l'un d'entre eux te conviendra-t-il...* » [...]

« *Qu'est-ce que tu dirais de Vanilor, ou du nom de son successeur Eridor ? C'étaient deux grands dragons de légende.* » [...]

« *Si tu n'aimes ni Vanilor, ni Eridor, je peux t'en proposer d'autres...* »

Il cita ceux qui lui revenaient en mémoire. Aucun ne trouva grâce aux yeux du dragon. [...]

« *Ah ! je vois le problème ! Je te propose des noms de dragon... et tu es une dragonne !* »

« *Oui !* » [...]

« *Es-tu Saphira ? demanda-t-il.* »

Elle vrilla sur lui ses yeux pleins d'intelligence. Au plus profond de son esprit, il sentit la satisfaction de la créature.

« *Oui.* »

La voix silencieuse de la dragonne résonna dans sa tête, comme un écho lointain. »⁹³

Or, si choisir comment s'appeler n'est pas habituel dans le monde réel contemporain, se voir donner un nom est le premier acte dont fait l'objet l'enfant à sa naissance, acte primordial puisqu'il inscrit celui-ci dans la société et le reconnaît comme une individualité à part entière de cette collectivité. Donner un nom aux animaux mythiques induit donc que ces animaux font généralement partie d'une société.

De ce fait, si certains textes mettent en scène un seul représentant d'une espèce tels que le dragon du cycle de *La quête d'Ewilan* ou la licorne dans *Chevaliers de la licorne* comme cela se faisait au Moyen Âge, de plus en plus d'ouvrages intègrent plusieurs animaux du même type dans une communauté et vont jusqu'à montrer de véritables sociétés, en particuliers des sociétés dragonniennes. Ainsi, les licornes peuplent les terres d'Arcadie sous

⁹³ Christopher Paolini, *Eragon*, op. cit. pp. 88-89.

la tutelle du Conseil des Anciens dans la série *Ma licorne magique* tandis que les dragons possèdent leur propre planète dans le cycle de *Tara Duncan* et vivent dans des villes qui sont en tous points semblables à des villes humaines hormis le fait qu'elles soient adaptées à leur nature particulière :

« Contrairement à la majorité des villes qu'elle connaissait sur *AutreMonde*, celle-ci avait été clairement dessinée pour les dragons. Les bâtiments exhibaient des façades orgueilleuses, chargées d'ornements et chaque maison ressemblait à un palais, avec une aire d'atterrissage pour les gros reptiles. Les rues étaient larges et ombragées par des géants d'aciers qu'une mutation inattendue avait dépouillés de leurs couleurs grises habituelles pour les transformer en arbres chatoyants bleus et jaunes. Quant aux dragons, ils proliféraient, petits ou gros, rouges, verts, noirs ou blancs. »⁹⁴

Éléments d'une petite communauté monarchique dans *Cendorine et les dragons* et *Cendorine contre les sorciers*, habitants de la Citadelle des Dragons en Zamonie dans *La cité des livres qui rêvent*, les dragons s'organisent généralement en sociétés hiérarchisées où chacun a sa place et sa fonction, tout comme dans *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu* les griffons ont pour rôle de faire régner à Atlantis l'ordre et la justice et les gargouilles celui de les assister. Membres d'un groupe social, les animaux mythiques médiévaux appartiennent également souvent à un groupe familial comme c'est le cas par exemple avec la famille de cinq dragons dans *Le petit dragon qui toussait* ou avec celle dont fait partie Charm et son père dans le cycle de *Tara Duncan*.

Qu'ils soient une nation à part entière ou une ethnie parmi d'autres, dragons, griffons et licornes permettent alors aux auteurs de présenter différents types de sociétés au lecteur et surtout de multiplier les réflexions sur le sujet tout en gardant une certaine distance par rapport aux sociétés réelles grâce à l'encrage de l'histoire dans des mondes imaginaires. Par conséquent, même si l'enfant ne se sent pas forcément concerné par ce qu'il lit au moment où il le lit, « les idées semées dans son préconscient ou dans son inconscient seront disponibles quand le moment sera venu de commencer à les comprendre »⁹⁵ et lui permettront alors de se comporter lui-même en tant que membre de la société dans laquelle il se trouve, tout en sachant que tout ce qui se fait au nom de celle-ci n'est pas toujours acceptable.

Ainsi, bon nombre de textes abordent par exemple des réflexions sur le thème de la politique ou comment faire en sorte qu'une nation reste en bons termes avec une autre tout en se préservant elle-même. Dit en ces termes, cela peut sembler compliqué aux yeux de l'enfant qui peut avoir des difficultés à cerner des notions abstraites comme la politique. Le lecteur

⁹⁴ Sophie Audouin-Mamikonian, *Le sceptre maudit*, op. cit., p. 262.

⁹⁵ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, op. cit., p. 411.

étant plus sensible à ce qui est concret, expliquer ces notions par le biais de scènes dans une histoire lui permet de visualiser les choses et alors de mieux les saisir. Ainsi l'opposition par exemple entre les sorciers et les dragons dans *Cendorine contre les sorciers* peut être rapprochée de celle entre deux pays en guerre dans le monde réel. Dès lors, la littérature permet également aux auteurs de présenter des solutions à ces conflits comme notamment le principe de pactes inter-nations que l'on retrouve dans le cycle de *L'héritage* de Christopher Paolini ou encore dans la série « *L'école des dragons* » de Salamanda Drake sous le nom de « Pacteconfiance » qui lie hommes et dragons. Par ces traités, humains et reptiles s'engagent à se respecter l'un l'autre tout en honorant certaines valeurs communes. Toutefois, tout comme dans la vie réelle, ces pactes sont fragiles et peuvent très facilement être mis en péril à cause d'une simple erreur :

« – *Qu'est-ce qui ne va pas ? [...] Brianna n'a jamais aussi mal monté et Monty est aussi agité qu'un péryton.*

– *La confiance, répondit l'Instructrice principale. Ou plutôt son absence. [...] L'accident provoqué par le coup de folie de Brianna a rompu le Pacteconfiance qui existait entre elle et sa dragonne. Et il ne sera pas facile à renouer. »⁹⁶*

Mais les pactes ne sont parfois pas envisageables lorsqu'un peuple se retrouve face à un ennemi prêt à tout pour s'approprier ses terres. Les auteurs posent alors implicitement le problème de l'invasion et, plus récemment, celui de l'immigration. Afin de ne pas se laisser submerger, la première solution qui vient à l'esprit est de surveiller les frontières comme l'explique Argai, guetteur de dragon, à Sigund, jeune garçon qui l'accompagne depuis peu dans ses recherches :

« *Et il [Argai] raconta au garçon comment la construction de la Tour Pelée avait été décidée, cinq siècles plus tôt, après que deux dragons eurent ravagé un village. On avait choisi son emplacement à proximité des sentiers empruntés par les monstres. Puis on avait planté la Ronce et bâti les tourelles de surveillance. Les Guetteurs successifs avaient instauré des règles de sécurité et organisé la vie à la frontière. Sans tous ces travaux, Galerne aurait toujours vécu dans la crainte des reptiles. »⁹⁷*

Néanmoins, essayer de contrôler les invasions n'apparaît pas être une solution toujours efficace puisque certains parviennent tout de même à pénétrer sur des terres autres que les leurs dans des ouvrages tels que le cycle des *Chevaliers d'Émeraude* ou ceux consacrés à *Cendorine*. Car derrière cette envie de conquérir de nouvelles terres se cache souvent en réalité une soif intarissable de pouvoir.

⁹⁶ Salamanda Drake, *L'école des dragons : Tempête en plein ciel*, Paris, Hachette Jeunesse, p. 122.

⁹⁷ Pierre Grimbert, *Le guetteur de dragons*, op. cit., p. 95.

L'utilisation des animaux mythiques permet alors de dénoncer subtilement et implicitement cette volonté de puissance absolue qui habitent certains hommes et les pousse à commettre les plus grandes atrocités dans le monde réel. L'exemple le plus parlant est sans doute la cité dragonnienne dans le cycle de *Tara Duncan*. En effet, lorsque Tara, jeune sortcelière humaine, se rend à la cité en compagnie de certains dragons de son entourage, ceux-ci se retrouvent à l'entrée face à deux gardes qui ont pour instruction d'identifier les dragons non enregistrés. Dans un court laps de temps, Tara apprend que tout est contrôlé dans la cité et que les humains sont ici les esclaves des dragons, une hiérarchie des peuples qui n'est pas sans rappeler l'esclavage encore actuel au vingt-et-unième siècle dans certains pays malgré les nombreuses mesures prises depuis le XVIII^{ème} siècle. Plus loin, elle découvre que cette cité est en réalité un ghetto pour dragons fous où la démographie est contrôlée et les opposants jetés dans une arène afin qu'ils soient dévorés, pour la plus grande satisfaction de la reine. Grâce à ces aventures, Tara réalise que, si les dragons sont généralement bons, certains peuvent faire d'une société une véritable dictature, à l'image de certains dictateurs existant réellement. Mais il arrive que les dragons soient eux aussi victimes de la soif de pouvoir des humains comme c'est le cas dans le série « *L'école des massacreurs de dragons* » où le directeur de l'école enseigne le combat des dragons dans le but de récupérer leurs trésors et lui apporter alors le pouvoir économique.

Cette quête de la puissance économique, Walter Moers la dénonce lui aussi dans *La cité des livres qui rêvent*. Alors qu'il assiste à un concert, Hillegunst Taillemys est, comme tous les autres spectateurs, hypnotisé par la musique et ne pense qu'à acheter des livres même s'il n'en a pas les moyens :

« On courait, on se poussait, on se bousculait pour sortir du parc. Je me retrouvai bientôt dans le groupe de tête avec Omar ben Ramenart et la Chrecque, mais nous étions à peine conscients de nous côtoyer. J'étais en mission, il fallait que j'achète des livres, beaucoup de livres, rien d'autre ne m'intéressait. Comme si la musique des trombonettes m'avait vidé le cerveau en n'y laissant que cette idée essentielle ; je courais le corps tendu comme un soldat à l'exercice, en débitant ma rengaine : Il faut que... j'achète... des livres ! Que j'achète des livres ! Que j'achète des livres ! Des livres, des livres ! Que j'achète des livres ! [...]

Je jetai un regard fiévreux autour de moi. Des livres, enfin ! Lesquels ? Qu'importe ! L'essentiel, c'était qu'il s'agisse de livres ! Acheter ! Acheter ! Je mis la main sur un grand panier et y jetai les bouquins au hasard, les ramassais sur les étagères sans prêter attention ni aux auteurs, ni au prix ni à leur état. [...]

Maintenant les premiers, incapables d'en traîner plus, se dirigeaient vers la caisse. Des scènes dramatiques eurent lieu quand ces gens constatèrent que le prix des ouvrages choisis dépassait leurs capacités financières. [...]

Je finis par aller en titubant vers la caisse avec mon panier qui pesait un demi-quintal. Le bouquiniste voulut reprendre une partie considérable de mes achats, essentiellement de précieuses éditions originales – uniquement parce que je ne pouvais pas les payer ! C'était méchant et mesquin, je me mis à pleurer et à me lamenter, mais il ne se laissa pas attendrir. Je l'injuriai copieusement, et après avoir glissé dans un sac géant autant de volumes que ma bourse le permettait, je m'en allai. Fauché, mais heureux. »⁹⁸

Grâce à cette aventure, l'auteur dresse un portrait de la société de consommation qui occupe de plus en plus de place dans le monde contemporain et met ainsi l'enfant en garde par rapport à la manipulation que peuvent exercer certains médias, poussant auditeurs et spectateurs aux achats en tous genres au-delà de leurs moyens même s'ils n'en ont pas forcément besoin.

À travers l'emploi des animaux mythiques médiévaux, c'est donc toute la complexité de l'être humain et de la société que les auteurs tentent de représenter afin de permettre à l'enfant de mieux appréhender le monde qui l'entoure et ainsi de mieux y trouver sa place tout en lui inculquant certaines valeurs de vie comme le respect de l'autre, de sa culture et de sa différence mais aussi le respect de soi-même et de ses idées pourvu qu'elles n'aillent pas à l'encontre d'autrui.

⁹⁸ Walter Moers, *La cité des livres qui rêvent*, op. cit. pp. 130-132.

Conclusion

L'enfant, parce qu'il est un être en devenir, est perpétuellement sujet au questionnement sur lui-même, les autres, le monde dans lequel il se trouve et ne demande qu'à apprendre et comprendre toutes ces choses qu'il ne cerne pas. Mais il a également besoin de temps à autre de fuir cette réalité qui parfois peut lui sembler dure et hostile en se réfugiant notamment dans des mondes fictifs où tout est possible et où tout semble plus supportable. À travers cette étude, la question était donc de savoir en quoi et comment l'intégration d'animaux mythiques médiévaux s'accordait avec les attentes de l'enfant.

Dans la littérature du Moyen Âge, les animaux mythiques tels que les dragons, les licornes, les griffons et autres bêtes extraordinaires, repris à des textes plus anciens puis adaptés en fonction des croyances de l'époque, permettaient d'inculquer certaines valeurs morales au lecteur par le biais d'une représentation manichéenne du Bien et du Mal et développait ainsi dans son esprit une certaine ligne de conduite tout en lui offrant les moyens d'exorciser ses peurs. Depuis, les préoccupations de l'homme n'ont guère changé. L'homme accorde, heureusement, toujours autant d'importance aux valeurs morales et est toujours, moins heureusement, habité par les mêmes craintes, de la peur de l'inconnu à la peur de la mort. Ces préoccupations sont d'autant plus importantes chez l'enfant puisqu'elles sont les premières à s'installer dans son esprit. Il n'est donc pas étonnant que les animaux mythiques médiévaux et leur symbolique soient repris dans la littérature jeunesse et qu'ils se multiplient depuis ces dernières années dans les textes de *fantasy* et les contes.

Toutefois, s'ils étaient employés uniquement de la même manière qu'ils l'étaient au Moyen Âge, les animaux mythiques ne répondraient que de façon restreinte aux attentes de l'enfant. Les auteurs de littérature jeunesse ont donc ajusté la symbolique existante en nuancant l'opposition entre le Bien et le Mal et ont créé une nouvelle symbolisation en humanisant les animaux, faisant d'eux les représentants de l'homme intégrés dans des situations telles qu'ils puissent dresser de véritables représentations de la société.

De plus, grâce à l'emploi des animaux mythiques médiévaux, les auteurs inscrivent leurs histoires dans l'irréel, ils répondent alors à la demande de l'enfant concernant sa quête de l'imaginaire et lui offrent même la possibilité d'accroître son imagination en lui proposant des situations auxquelles il n'aurait peut-être même pas pensé lui-même et, par extension, des

solutions aux difficultés qu'il peut rencontrer au cours de sa croissance, l'imaginaire étant primordial pour surmonter toutes les difficultés et toujours croire en un avenir meilleur quand tout semble noir et sans espoir.

Les animaux mythiques médiévaux remis au goût du jour répondent donc en tous points aux besoins de l'enfant et lui permettent de se développer à la fois moralement, émotionnellement et intellectuellement tout en l'aidant à trouver sa place dans la société. Reste à savoir si ces histoires d'animaux mythiques médiévaux répondront toujours aux attentes des jeunes lecteurs dans les prochaines décennies voire les prochains siècles comme c'est le cas des contes de Perrault, de Grimm ou d'Andersen et ça, seul l'avenir pourra nous le dire.

Bibliographie

Œuvres médiévales de référence

La littérature française du Moyen Âge, tomes 1 et 2, Paris, GF Flammarion, 2003

Le roman d'Alexandre, Paris, Livre de poche, « Lettres Gothiques », 1994

Tristan et Iseut, Paris, Livre de poche, « Lettres Gothiques », 2000

ARRAS (D') Jean, *Mélusine*, Paris, Livre de poche, « Lettres Gothiques », 2003

TROYES (De) Chrétien, *Yvain ou le Chevalier au lion*, Gallimard, 2000

Œuvres jeunesse de référence

ARMANGE Xavier, *L'anneau de Dragon* [2000], Le château d'Olonne, éditions d'Orbestier, 2000

AUDOUIN-MAMIKONIAN Sophie, *Tara Duncan : Les sortceliers* [2003], Paris, Pocket Jeunesse, 2007

Id., *Tara Duncan : Le livre interdit* [2004], Paris, Pocket Jeunesse 2007

Id., *Tara Duncan : Le sceptre maudit* [2005], Paris, Flammarion, 2005

Id., *Tara Duncan : Le dragon renégat* [2006], Paris, Flammarion, 2006

Id., *Tara Duncan : Le continent interdit* [2007], Paris, Flammarion, 2007

BIZIEN Jean-Luc, *Le souffle du dragon* [2000], Paris, Bayard Jeunesse, 2004

Id., *L'éveil du dragon* [2000], Paris, Bayard Jeunesse, 2008

Id., *L'envol du dragon* [2000], Paris, Bayard Jeunesse, 2003

BOTTERO Pierre, *La quête d'Ewilan : D'un monde à l'autre* [2006], Paris, Rageot, 2006

Id., *La quête d'Ewilan : Les frontières de glace* [2006], Paris, Rageot, 2006

Id., *La quête d'Ewilan : L'île du destin* [2006], Paris, Rageot, 2006

CHAPMAN Linda, *Ma licorne magique : Le secret de la licorne* [*My Secret Unicorn : The Magic Spell*, 2002], traduit de l'anglais par Virginie Cantin, Paris, Milan, 2007

CLÉMENT Laure, *Le petit dragon qui toussait* [2003], Paris, Hatier, 2005

DE MARI Silvana, *Le dernier elfe* [*L'Ultimo Elfo*, 2004], traduit de l'italien par Jacques Barbéri, Paris, Albin Michel Jeunesse, coll. « Wiz », 2005

DRAKE Salamanda, *L'école des dragons : Premier envol* [*Dragonsdale*, 2007], traduit de l'anglais par Jérôme Jacobs, Paris, Hachette Jeunesse, 2007

Id., *L'école des dragons : Tempête en plein ciel* [*Dragonsdale, Riding the Storm*, 2008], traduit de l'anglais par Jérôme Jacobs, Paris, Hachette Jeunesse, 2008

ELBOZ Stephen, *Temmi et le dragon* [*Temmi and the Frost Dragon*, 2002], traduit de l'anglais par Dominique Mathieu, Paris, Flammarion – Père Castor, 2004

FLETCHER Charlie, *Stoneheart* [2006], traduit de l'anglais par Laurence Kiefé, Paris, Hachette Jeunesse, 2007

GRIMBERT Pierre, *Le guetteur de dragons* [2001], Paris, Bayard Jeunesse, 2008

GUILLAUMOND Françoise, *Le dragon de Mimi* [2004], Paris, Magnard, coll. « Typik benjamin », 2005

HUGHUES Yves, *Chevaliers de la licorne* [2004], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Hors-piste », 2006

KNISTER, *Magic Lili – L'épée magique* [*Hexe Lilli und das magische Schwert*, 2002], traduit de l'allemand par Anne Calmels, Paris, Hatier, 2005

LEWIS Clive Staples, *Le monde de Narnia* [*The Chronicles of Narnia*, 1950-1956], Paris Gallimard Jeunesse, 2005

MALAGOLI Alexandre, *Le cimetière des dragons* [2000], Paris, Bayard Jeunesse, 2003

MCMULLAN Kate, *L'école des massacreurs de dragons : Le nouvel élève* [*The New Kid at School*, 1997], traduit de l'anglais par Vanessa Rubio, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio cadet », 2000

Id., *L'école des massacreurs de dragons : Un dragon à l'école* [*Help ! It's Parents Day at DSA*, 1997], traduit de l'anglais par Vanessa Rubio, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio cadet », 2007

MIRANDE Jacqueline, *Le chevalier à la licorne : Sur les traces du passé* [2003], Paris, Flammarion – Père Castor, 2003

Id., *Le chevalier à la licorne : La croisade inachevée* [2004], Paris, Flammarion – Père Castor, 2004

MOERS Walter, *La cité des livres qui rêvent* [*Die Stadt der Traümenden Bücher*, 2004], traduit de l'allemand par François Mathieu et Dominique Taffin-Jouhaud, Paris, Éditions du Panama, 2006

Id., *Les 13 vies et demie du capitaine ours bleu* (2 tomes) [*Die 13 ½ Leben des Käpt'n Blaubär*, 1999], traduit de l'allemand par Hélène Berthe, Paris, Albin Michel Jeunesse, coll. « Wiz », 2005

MUSCAT Bruno, *Princesse Zélina – Prisonniers du dragon* [2003], Paris, Bayard Jeunesse, 2003

PAOLINI Christopher, *Eragon – L'Héritage I* [*Eragon*, 2003], traduit de l'anglais par Bertrand Ferrier, Paris, Bayard Jeunesse, 2006

Id., *L'Aîné – L'Héritage II* [*Eldest*, 2005], traduit de l'anglais par Marie-Hélène Delval, Paris, Bayard Jeunesse, 2006

- ROBILLARD Anne, *Les chevaliers d'Émeraude : Le feu dans le ciel* [2002], Paris, Michel Lafon, 2007
- Id., *Les chevaliers d'Émeraude : Les dragons de l'empereur noir* [2003], Paris, Michel Lafon, 2007
- Id., *Les chevaliers d'Émeraude : Piège au royaume des ombres* [2003], Paris, Michel Lafon, 2007
- Id., *Les chevaliers d'Émeraude : La princesse rebelle* [2004], Paris, Michel Lafon, 2008
- ROWLING Joanne Kathleen, *Harry Potter à l'école des sorciers* [*Harry Potter and the Philosopher's Stone*, 1997] traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2000
- Id., *Harry Potter et la chambre des secrets* [*Harry Potter and the Chamber of Secrets*, 1998], traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2000
- Id., *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban* [*Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*, 1999], traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2000
- Id., *Harry Potter et la coupe de feu* [*Harry Potter and the Goblet of Fire*, 2000], traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2001
- Id., *Harry Potter et l'Ordre du Phénix* [*Harry Potter and the Order of the Phoenix*, 2003], traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2003
- Id., *Harry Potter et le Prince de Sang-Mêlé* [*Harry Potter and the Half-Blood Prince*, 2005], traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2005
- Id., *Harry Potter et les Reliques de la Mort* [*Harry Potter and the Deathly Hallows*, 2007], traduit de l'anglais par Jean- François Ménard, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Folio junior », 2007
- SAUTEREAU François, *La vallée des esprits* [1988], Paris, Rageot, 2005
- STEER Dugald, *Dragonologie, les chroniques : A la recherche de l'oeil du dragon* [*The Dragon's Eye – The Dragonology Chronicles*, 2006], traduit de l'anglais par Emmanuelle Pingault, Paris, Milan, 2007
- STEWART Paul, *Chroniques du marais qui pue : La chasse à l'ogre* [*Muddle Earth : Engelbert the Enormous*, 2003], traduit de l'anglais par Amélie Sarn, Paris, Milan, 2007
- Id., *Chroniques du marais qui pue : La grotte du dragon* [*Muddle Earth : Here be Dragons*, 2003], traduit de l'anglais par Amélie Sarn, Paris, Milan, 2007
- Id., *Chroniques du marais qui pue : L'abominable docteur Calinou* [*Muddle Earth : Doctor Cuddles of Giggle Glade*, 2003], traduit de l'anglais par Amélie Sarn, Paris, Milan, 2006
- VALLERY Juliette, *Lucas et son dragon* [2005] Paris, Magnard, coll. « Typik benjamin », 2005
- WREDE Patricia C., *Cendorine contre les sorciers* [*Searching for Dragons*, 1991], traduit de l'anglais par Marie-Hélène Delval, Paris, Bayard Jeunesse, 2005
- Id., *Cendorine et les dragons* [*Dealing With Dragons*, 1990], traduit de l'anglais par Marie-Hélène Delval, Paris, Bayard Jeunesse, 2004

Ouvrages critiques

BESSON Anne, *La fantasy* [2007], Paris, Klincksieck, 2007

BETTELHEIM Bruno, *Psychanalyse des contes de fées* [*The Uses of Enchantment*, 1976], traduit de l'américain par Théo Carlier, Paris, Pocket, 2007

BOULAIRE Cécile, *Le Moyen Âge dans la littérature pour les enfants 1945-1999* [2002], Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2002

COLBERT David, *Les mondes magiques de Harry Potter* [*The Magical Worlds of Harry Potter : A Treasury of Myths, Legends and Fascinating Facts*, 2001], Paris, Pré aux clercs, 2007

COLBERT David, *Les mondes magiques de Narnia* [*The Magical Worlds of Narnia : A Treasury of Myths, Legends and Fascinating Facts*, 2005], Paris, Pré aux clercs, 2006

GRESH Loïs, *Les mondes magiques de Eragon* [*The Ultimate Unauthorized Eragon Guide*, 2006], Paris, Pré aux clercs, 2006

MARY-DUFAUT Josy, *Les animaux du Moyen Age réels et mythiques* [2005], Marseille, Autres Temps Éditions, 2005

ROWLING Joanne Kathleen, *Harry Potter : les animaux fantastiques* [*Fantastic Beasts and where to find them*, 2007], Paris, Gallimard, 2001

SMADJA Isabelle, *Harry Potter, les raisons d'un succès* [2001], Paris, Presses Universitaires de France, « Sociologie d'autrefois », 2002

VIROLE Benoît, *L'enchantement Harry Potter* [2001], Paris, Hachette, « Pluriel », 2002

Articles et revues

État des lieux de la table ronde *Le goût des livres chez les jeunes publics* organisée le 16 janvier 2007 à la médiathèque José Gabanis de Toulouse.

URL : http://www.centrenationaldulivre.fr/IMG/pdf/table_ronde_9_etat_des_lieux.pdf

DORTIER Jean-François, *Les lois du merveilleux*, rubrique « Les mondes de la fiction », Sciences Humaines Mensuel N° 174 - Août 2006.

URL : http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=14426

VAX Louis, *Le dragon, bête nocturne dans la littérature orale*, Le Portique, Numéro 9 - 2002, La Nuit, 2002, mis en ligne le 8 mars 2005.

URL : <http://leportique.revues.org/document171.html>

Sites Internet

Moyen Âge, bestiaires

<http://classes.bnf.fr/ebstorf/index.htm> : « Les mappemondes : une image médiévale du monde »

<http://expositions.bnf.fr/bestiaire/index.htm>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Physiologos>

<http://pages.infinet.net/celte/index.html> : « Châteaux celtes et chimères »

<http://www.blason-armoiries.org> : « Au blason des armoiries »

Dragons, licornes, griffons et autres animaux

http://fr.wikipedia.org/wiki/Dragon_%28mythologie%29

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Griffon_\(mythologie\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Griffon_(mythologie))

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Licorne>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Ph%C3%A9nix>

<http://www.lefantastique.net/litterature/dossiers/dragons/dragons.htm>

http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/index : les contes des frères Grimm

L'illustration de la page de titre est un montage réalisé à partir de l'illustration de la page 111 de *Magic Lili – L'épée magique* de Knister et de la page 791 du *Monde de Narnia* de C. S. Lewis.